

Frère GILLES, O. F. M.

les

# Croisés

pacifiques



Commissariat de Terre-Sainte  
OTTAWA, — 79 rue Bolten, — CANADA

1932

# les Croisés pacifiques



LE CHRIST DE VELASQUEZ

*Interprétation*

Frère GILLES, O. F. M.

# les Croisés pacifiques

LES FRÈRES MINEURS

AUX

LIEUX-SAINTS

“ Va François, répare ma  
maison qui tombe en rui-  
nes. ”

LE CRUCIFIX.



Commissariat de Terre-Sainte  
OTTAWA, — 79 rue Bolton, — CANADA

1 9 3 2

DE L'OTTE  
DE L'OTTE  
DE L'OTTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 1,000 EXEMPLAIRES AVEC GRAVURE,  
ÉDITION DE LUXE, HORS COMMERCE ; ET 4,000 EXEMPLAIRES ; SUR PAPIER  
ORDINAIRE, QUI FORMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

*IMPRIMI POTEST.*

Datum Hierosolymis 19 Martii 1932.

FR. RAPHAËL CASALI, *Lector Glis,*  
*Censor deputatus.*

*IMPRIMATUR.*

Quod ad nos attinet, imprimatur. Datum Jerusalem, ad SS. Salvatoris,  
die 18 Martii 1932.

EX  
3550  
- 155

FR. NAZARENUS JACOPOZZI,  
*Custos Terræ Sanctæ.*

12 *IMPRIMATUR.*

† GULIELMUS FORBES,  
*Arch. Ottawiensis.*

Ottawa, 11 avril 1932.

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

“ Allez et racontez à Jean, ce que vous entendez, ce que vous voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres. ”

( S. MATH., IX, 4-6. )

*C'est, avec une modeste audace et d'une manière considérablement incomplète, la mission de ces pages. Elles ont été inspirées par le désir de répondre à la pieuse curiosité des Pèlerins de Terre-Sainte. Aux cours de leurs visites aux Sanctuaires de la Palestine, ils ne savent pas se désintéresser de l'œuvre évangélique actuelle dans la patrie de Jésus. Avec la garde des Lieux Saints, c'est le champ apostolique travaillé par le zèle des Frères Mineurs depuis sept siècles.*

*On verra donc ici très brièvement comment Dieu prépara pendant les Croisades, — avec les divines attentions dont Sa Bonté entoure les futurs apôtres d'une œuvre spirituelle particulière, — ses CROISÉS-Mineurs, appelés à continuer dans la paix la conquête laissée inachevée par les héros des Guerres saintes. C'est une poignée d'hommes de foi gagnés à l'évangile de la pauvreté par ce Jésus II que fut, François d'Assise, l'Époux de sang de l'Église catholique. Depuis la chute du Royaume latin en Orient, jusqu'à nos jours, on les vit relever les Sanctuaires, marquant les étapes de l'épopée messianique, sapés par la haine et la barbarie. Non cependant, au nom du Poverello ou de l'Ordre franciscain, mais en celui de l'Église de Rome dont ils furent et sont encore*

les humbles mandataires. On les a vus passer comme ils passent encore, ces mendiants d'âmes, sur les chemins parcourus par Jésus Rédempteur, continuant sa mission salvatrice jusqu'à accomplir en leur corps "ce qui manque à la Passion du Christ (COL., I, 24)",

Et s'est réalisée pour eux, la promesse du Bon Maître : "En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes. . ." (S. JEAN, XIV, 12).

Plus grandes en ce sens que, Jésus faisant allusion aux guérisons du corps, promettait à la foi celles des âmes. "A la gloire de sa grâce" ces œuvres furent faites, plus grandes que les autres de toute la hauteur qui sépare les cieux de la terre, les choses du temps de celles de l'éternité.

Le tour de ces pages pourrait faire croire à de la pure fantaisie ; la chanson de l'airain sonnante et de la cymbale retentissante. Tout au moins, pourrait-on y voir une manière discutable d'utiliser les données historiques et les dates précises, — comme c'est exactement le cas ici. On pardonnera ce très grave défaut à l'évidente insuffisance de l'unus ex minimis assez naïf pour avoir cru aveuglément à la parole connue : "Aimez et faites ce que vous voudrez". L'expérience, — aboutissement transitoire d'une suite de sottises successives, — l'amène à modifier ainsi ce texte encourageant : "Aimez . . . et faites . . . ce que vous pourrez".

Ces humbles pages, désireuses d'être des missionnaires de lumière et d'amour, le Révérendissime Père Custode de Terre-Sainte, représentant le Divin Maître dans notre collège apostolique franciscain, a daigné les lire et en permettre, avec une bonté toute paternelle, l'impression. Que Sa Paternité Révérendissime veuille bien recevoir ici l'expression de notre filiale gratitude.

*Si ce travail peut avoir quelque valeur historique, il le doit à l'évangéliste de la Mission de Terre-Sainte, Préfet des Etudes et Professeur d'Histoire ecclésiastique franciscaine au Séminaire Custodial de Jérusalem, le R. P. Raphaël Casali, Lect. Gén. Avec une patience digne d'une meilleure cause, le Révérend Père a bien voulu corriger nos erreurs et faire bénéficier ces pages de sa vaste érudition des choses de la Custodie. C'est un devoir bien doux de lui offrir ici l'hommage de notre respectueuse reconnaissance.*

*Un dernier, mais chaleureux remerciement au T. Révérend Père Commissaire de Terre-Sainte au Canada qui assume la plus ingrate besogne : celle de donner à la lumière ce travail de l'un de ses fils spirituels de la première heure, fidèle malgré le temps et l'espace à son " Je me souviens ! " Sa Paternité Très Révérende sera heureuse nous le savons, de permettre ainsi aux Pères de Terre-Sainte d'exaucer le désir du Divin Prêcheur des Béatitudes disant aux siens : " Que votre lumière brille devant les hommes afin que, en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ". (S. MATH., v, 16.)*

Couvent de Saint-Sauveur, Jérusalem,  
En la fête de Saint Joseph,  
Epoux de la Très Sainte Vierge Marie.

19 mars 1932.

## LES CROISÉS PACIFIQUES

### I

#### VISION PROPHÉTIQUE

Après la signature du contrat rétablissant la paix entre les deux communes inamicales, les geôles de Pérouse avaient abaissé leurs herses ; et la liberté avait été rendue aux vaincus de *Ponte-San-Giovanni*. François, le fils de Pierre Bernardone, avait repris allègrement le chemin de sa ville natale, sa chère Assise, blottie là-bas sur la colline, derrière ses murailles roses.

Peu habitué sans doute, dans la maison paternelle à un régime de privations, le séjour de près d'une année dans la prison péruquine avait fortement altéré la santé du jeune homme. Aussi, dès son retour au foyer, le fils de Madonna Pica tomba malade. Par la souffrance de ces jours de fièvre, ajoutée à celle de sa réclusion, Dieu mortifiait son irrésistible besoin d'activité. Dans la solitude des heures, sans amis, s'éteignait cette soif des plaisirs qu'il avait su jusque là étancher à toutes les choses belles.

La captivité, la maladie et l'isolement mûrissaient graduellement l'âme du pimpant jouvencel. Au genre de vie naguère mené avec fougue, il était surpris de ne reconnaître plus les attraits fascinateurs des jours enfuis. Jusque là, comme un fol enfant, il avait vécu dans une insouciance bien ouatée pour tout ce qui n'était pas la joie habillée de magnificence. Maintenant, il sentait lourd, comme un joug courbant les épaules vers la terre, le poids de cet esclavage fleuri

des sens. " Les choses me quittent peu à peu, et je les quitte à mon tour ; on ne peut entrer que nu dans les conseils de l'Amour." Ces lignes de Claudel expriment bien l'état d'âme du jeune convalescent. Le commencement de la sagesse est de faire rentrer l'homme en lui-même. Puis le dépouillement de l'âme s'ébauche, avec cette absence de dureté qui est la marque de l'opération divine. Et pour peu que celle-ci soit sincère, c'est le prélude des séparations totales qui la jetteront éperdue dans les bras du Ravisser divin.

Ce long regard jeté sur le passé fit comprendre à François l'insignifiance coupable qui avait présidé à toute sa vie adolescente. Et tout de suite, il éprouva le vif désir de se redresser et de donner sa mesure. Il était temps, pour lui de faire, ce qu'il n'avait jamais bien compris jusque là : agir en homme. Avec la spontanéité de son tempéramment, il rêva et il eut hâte que ce fut dans un très proche avenir. L'occasion devait se présenter bientôt en effet d'objectiver cette virile résolution. Ce lui serait une porte ouverte sur des perspectives inconnues. Elles ne pouvaient lui apparaître qu'idéalement radieuses.

Mais pour l'heure, sa santé réclamait encore des soins. Or, un soir que sa promenade quotidienne avait conduit le jeune convalescent près des remparts de la ville, il vit, sur la route crayeuse, là-bas, un cavalier s'avancer dans un halo de poussière. La fierté de son maintien annonçait un gentilhomme. Le voyageur se rapprochant, François dut s'avouer que son miteux équipage faisait encore mieux ressortir sa noblesse. Le fils de Pierre Bernardone crut-il voir dans cet étranger si pauvrement accoutré, le Christ

de gloire exilé sur nos chemins, couvert des haillons de notre humanité ? Peut-être fut-ce seulement un mouvement coutumier de son âme délicate, ayant trouvé jusque là sa meilleure joie à admirer la noblesse sous toutes ses formes. Quoiqu'il en soit, François se sentit irrésistiblement attiré vers cet inconnu de si belle prestance. Il l'aborda avec la plus conquérante de ses salutations. Sans doute s'informa-t-il de l'itinéraire du cavalier, lui désignant peut-être une hôtellerie pour la nuit tombante. Une chose est certaine : gracieusement, enveloppant son indiscretion de la plus exquise affabilité, à force de raisons ingénieuses et d'instances répétées, François en vint à faire consentir le noble étranger à échanger ses habits contre les siens.

Aux confins de la ville, à cette heure tardive, il ne pouvait y avoir que des poètes, gens distraits par vocation et notoirement connus pour vivre en dehors de toute contingence. Le dépouillement commença. Seules les étoiles s'appelaient les unes les autres pour les regarder en souriant. Les pourpoints, les manteaux et les toques habillèrent de nouveaux élus, aussi heureux l'un que l'autre. Le gentilhomme apparut beau comme un guerrier descendu d'une de ces tapisseries de haute lice ornant la salle d'armes du Castel de Fiumi. Son cheval conscient, — comme le sont ces conquêtes de l'homme, — emmena son cavalier au galop le plus fringant. Quant à François, en équipage de pauvreté, sous les remarques narquoises des citoyens ahuris, il rentrait joyeux à la maison paternelle.

La plus minutieuse des chroniques n'a pas trouvé indispensable de nous conserver mémoire, ni de la

question muette des yeux maternels, ni des propos aigres-doux de son très chiche et très riche père, Messer Pietro. Mais elles ont toutes noté avec diligence qu'à l'heure du repos, joyeuse de son acte généreux, son âme attendit le sommeil en rêvant tout éveillé aux retentissements possibles de sa gloire future.

En cette année 1205 précisément, Gauthier de Brienne guerroyait en Italie pour le Souverain Pontife contre un puissant usurpateur qui voulait enlever la couronne de Sicile à Frédéric II, pupille d'Innocent III. Les troubadours chantaient sur toutes les gammes, dans les cours princières de la Péninsule, les prouesses de ce grand militaire. Et de tous les points de l'Italie, comme des phalènes attirées par la lumière, les soldats accouraient nombreux se ranger sous la bannière d'or et déjà glorieuse du noble guerrier.

Or, un gentilhomme d'Assise, — dont l'histoire a oublié de noter le nom, — se préparait à aller rejoindre ce grand capitaine dans les Pouilles. Son départ était annoncé comme très prochain. Après entente préalable, François prit ses dispositions pour partir avec lui, trouvant là une occasion providentielle de se lancer vers son avenir. Grâce à d'éclatants faits d'armes, il espérait être adoubé chevalier sur le champ de bataille. "La fortune sourit aux audacieux" avait chanté le poète. Il ne semblait pas impossible à son imagination exaltée de devenir, au cours de cette campagne entreprise pour le Pape et pour sa patrie, un guerrier de haute renommée, quelque chose comme un grand homme.

François s'équipa donc, et avec une munificence telle, — au dire de Celano, — que son compagnon, riche seigneur pourtant et homme de goût, s'en trouva

éclipsé. La veille du départ il revêtit ses somptueux habits et courut faire une visite d'adieu à ses plus chers amis. Puis il désira revoir une fois encore la figure aimée de sa vieille ville. Sa promenade le conduisit jusqu'aux remparts dominant le val. Sur les pentes du Mont Soubase la lumière traînait d'éphémères reflets cuivrés qu'éteignait l'ombre violette montant des ravins. En bas, le Chiaggio à sec bouclait son ruban gris sur les galets bleutés de son lit. Les petites villes crénelées, posées comme des couronnes royales sur les coussins des monts, semblaient attendre dans une protocolaire attitude de respect, le coucher du soleil-roi.

Le fils de Madonna Pica se remplit les yeux de cette caresse lumineuse qu'est à cette heure la vallée de Spolète, apparaissant irrécèle sous sa buée crépusculaire d'un gris-lilas si doux. Ce lui semblait bien un peu cruel de devoir quitter cet Eden. Mais, est-ce qu'un bonheur nouveau n'en chasse pas toujours un plus ancien ?

Pendant la nuit suivante, un songe vint le visiter. Il vit un grand et riche palais rempli d'armes marquées d'une croix. Sur sa demande une voix lui expliqua : " Cette belle demeure et ces armes de croisés te sont destinées, à toi et à l'armée que tu conduiras à la victoire. " Il n'en fallait pas tant pour qu'à son réveil François crut fermement à l'issue glorieuse de son aventure. Si Dieu avait vidé son cœur du goût ancien des futilités, sa lumière souveraine n'avait pas encore éclairé son esprit sur les perspectives de sa vie future. Dès lors il ne pouvait pressentir quelle orientation prendrait l'œuvre de conquête pour laquelle la Providence lui avait préparé des armes.

François était né en pleine Croisade. Toute sa

vie devait s'écouler entre la seconde prêchée par saint Bernard et la cinquième qui fut close par la trêve conclue par Frédéric II en 1229 avec le Sultan Mélek El-Kamel. Dès son enfance, il avait été bercé par les chants du "Gay sçavoir" que sa mère avait apporté de Provence. Adolescent, son étude des lettres avait nourri sa claire imagination d'exploits magnifiques attribués à de non moins magnifiques chevaliers. Les ménestrels mimaient ces histoires glorieuses au son de leurs violes, à l'assemblée des seigneurs, devant les nobles châtelaines.

En fleurissant avec l'âge, l'âme enthousiaste, déjà si fine et si noble du fils de Madonna Pica, avait adopté d'emblée le code même de la Chevalerie : *Courage sans peur ! Amour dévoué ! Aimable courtoisie !* Toute sa vie, avant comme après ce qu'il est convenu d'appeler : sa conversion, devait garder ce cachet chevaleresque qui ne cessa de lui gagner tous les esprits et lui attacher encore tous les cœurs.

Au rêve étrange qui devait donner une orientation nouvelle à sa vie, François ne devait donc trouver, et ne trouvait en effet, qu'une explication plausible. Celle d'une chevauchée guerrière entreprise pour une noble cause, poursuivie avec vaillance et close avec éclat. Pourquoi sourire ? Nos soupirs n'ont-ils pas souvent le visage de nos désirs ? Que celui qui est sans idéal lui jette la première pierre.

Notre jeune guerrier partit donc le cœur en joie. Il quittait bien, il est vrai, sa chère Assise, ses gais compagnons, sa douce mère. Mais il avait au cœur un espoir dont il était bien près de se forger une certitude. La certitude d'illustrer sa ville natale, sa famille et ses amis, magnifiquement, comme il avait toujours fait toutes choses.

Caracolant avec grâce à travers le beau val paisible, les deux cavaliers se dirigèrent vers la petite ville de Spolète, si gentiment campée sur son coteau herbu. Ses créneaux, ses castels et ses campaniles se profilaient déjà sur l'écran dédoré de l'heure vespérale lorsqu'ils arrivèrent à la porte. Ce devait être, dans une hôtellerie ce soir-là, leur première halte.

Or, pendant la nuit, la voix qui avait parlé à François dans le songe de la veille, se fit entendre à nouveau. Elle disait : " Qui peut t'être meilleur : le seigneur ou le serviteur, le riche ou le pauvre ? " Et le jeune homme de répondre spontanément : " Mais, le seigneur et le riche ". La voix continue : " Pourquoi alors quittes-tu le maître et le riche pour suivre le serviteur et le pauvre ? " Stupéfait, désespéré, nouveau Paul dans son ténébreux éblouissement, il ne sut que répondre avec l'apôtre des Gentils : " Seigneur, dites : que voulez-vous que je fasse ? " Et il entendit la voix compatissante ajouter : " Retourne dans ton pays et te prépare à suivre les ordres du vouloir divin ".

C'était une promesse de lumière. Et en effet, elle devait éclore à l'heure marquée, cette lumière divine, pour éclabousser la route maintenant obscure dans laquelle l'engageait cette volte-face si impérieusement imposée. Rempli de foi dans l'affirmation de ses voix ; ayant trop d'espairs informulés dans l'âme pour garder de la tristesse de cette déception, François abandonna sans regret son noble compagnon partant pour les Pouilles. Dans l'aube nouvelle, il laissa partir avec lui et pour toujours, ses désirs de succès guerriers, ses rêves de grandeurs humaines.

De retour à Assise, le fils de Pierre Bernardone

semble avoir été assez indifférent à l'effet très divers, produit sur sa famille et ses amis, par sa banqueroute de gloire. Comme un enfant reprend le matin le hochet amusant abandonné sur le tapis le soir de la veille, François suivit bonnement les contours de sa vie habituelle, partagée entre les exigences du négoce paternel et celles des réunions festives.

Pour ressaisir le joyeux animateur de ses farandoles, la jeunesse dorée d'Assise l'élut à l'unanimité roi de ses folies joyeuses. L'avènement fut accueilli et fêté avec une gaieté inaccoutumée. Extérieurement à peine, les plus intimes pouvaient-ils discerner un léger fléchissement de sa verve ; un imperceptible changement d'attitude d'âme. Si, par courtoisie, il prêtait l'oreille aux chants de ses compagnons ; si, d'une grâce un peu lassée, il souriait encore à leurs badinages, tout en lui demeurait sourd à ces frivoles appels. Au milieu des randonnées les plus échevelées, François sut s'isoler dans la solitude d'une pensée plus haute. Le plaisir bruyant ne jetait plus sur sa vie intime qu'un pâle reflet, tôt évanoui. Le fond de son cœur demeurait dans une paix inviolée.

La nature elle-même, hier encore sa meilleure amie, la confidente discrète et souriante de son âme sensible, l'ensorceleuse toujours jeune des heures d'antan, n'avait plus le pouvoir de le distraire de son rêve intérieur. Malgré les grâces qu'elle multipliait autour de lui dans cette Ombrie enchantée, son charme pâlissait chaque jour plus que la veille.

Que se passait-il donc dans l'âme de François ? Il n'aurait su pour l'heure ni l'analyser et encore moins l'exprimer. Attentif à la grâce de lumière promise par la voix du songe spolétain, il ne pouvait

encore en soupçonner les âpres exigences. L'être tout entier tendu vers un avenir encore nébuleux ; perdu dans ce "recueillement qui est la victoire de l'unité dans le fond de l'âme" (Hello), il suivait en souriant quand même, — comme un aveugle son guide sûr, — le sentier nouveau, l'éloignant des gloires vaines pour le lancer à une victoire nouvelle.

A la conquête des opprobres divinisés par l'amour du Christ.

## II

### LE CHEVALIER DE LA CROIX

A la Portioncule, sous le maternel sourire de Notre-Dame-aux-Anges, ce fut l'aube franciscaine dans la grâce de son rayonnement de paix, dans la pénitence et l'amour.

Le nom d'Assise continuera à désigner la cité natale de François. Il faut situer dans l'histoire le point précis du globe qu'a nimbé pour toujours de sa gloire, cette figure de rêve et cette vie de légende. Mais pour nommer la patrie du *Poverello*, renouvelant pour les âmes les fastes galiléennes des Béatitudes, et pour lui-même l'aventure sanglante du Golgotha, il faudra un nom nouveau, moins terrestre, plus ailé. Un nom synonyme de jeunesse et de lumière, de chaleur et de joie, de grâce et de paix, de sang et de vie.

Inspiré par Béatrice, Dame du ciel, le génial poète de la *Divine Comédie*. *Dante Allighieri*, nous a révélé ce nom mystérieux. Désormais, la petite ville d'Ombrie se nommera.

*“ Oriente, si proprio dir vuole ”*

Orient, père des rayons, qui sait habiller les plus obscures réalités de reflets d'apothéose. Orient, qui revêtit le Petit Pauvre de l'Ombrie d'une splendeur unique jalousée par les Séraphins ses frères. Orient franciscain posant sa barre de lumière à l'horizon des âmes avec le “ mouvement missionnaire ” ; une aube nouvelle qui devait porter ses blancheurs d'aurore aux peuples lointains assis dans les ombres de la mort.

A la Portioncule, c'était cette aube franciscaine.

Or l'aube est l'heure préférée pour l'ascension des cimes. L'heure encore où " nos sœurs les alouettes " se grisent de rayons et d'harmonies dans l'air purifié. Ce fut aussi l'heure de François. Détaché des terrestres liens. Il fut attiré aussitôt par la nostalgie des sommets. La corolle de son âme tournée vers Dieu, le plus beau des désirs de nos cœurs, il s'éleva au-dessus des choses qui passent et des choses qui meurent.

Et il arriva à Assise ce que saint Luc prédit dans son Evangile :

*" En quelque lieu que soit le corps, les aigles se rassembleront. "* (xvii. 37).

Seule une similitude d'idéal pouvait grouper autour du Pénitent de l'Ombrie des âmes-sœurs du roi des airs. Des âmes nobles et désireuses de monter toujours, et toujours plus haut dans l'infini de l'amour, jusqu'au Christ qui en est l'astre-roi. Le Prophète-royal avait déjà chanté :

*" L'abîme appelle l'abîme. "* ( Ps. lxi, 4. )

Gagnés par le charme de douceur messianique enveloppant l'initiative ombrienne, se présentèrent des hommes de rangs divers, mais d'aspirations identiques. Un trait commun les distinguait : ils arrivaient avec le sourire qui brave le présent pour conquérir l'avenir. Pour monter vers des altitudes encore insoupçonnées, ils avaient brisé leurs dieux lares et chassé de leurs répertoires leurs anciennes nénies. La torche n'est pas mal choisie qui, pour faire un peu de lumière et de chaleur, incendie ce qu'on avait jadis inconsidérément aimé. Plus légers pour avoir ainsi rejeté le lest du vieil homme, ils escaladèrent des voies douloureuses et des calvaires, mais des thabors aussi, par la grande miséricorde de Dieu.

Vêtus de froidure et rassasiés de faim, ils promènèrent en chantant leurs âmes extatiques et leurs pieds nus sur les chemins perdus de la misère et de la joie parfaite. Ils vécurent un maximum de désolation dans un maximum de lumière. Ce fut tout à la fois misérable et splendide ; un martyre et un festival.

Et ce que là, dans le secret, — à Rivo-Torto ou sous les bosquets de la Portioncule, — Dieu leur avait révélé de sa dilection éternelle pour les hommes, ils assumèrent la mission de le proclamer à la face du soleil. Ils prêchèrent le pardon dans la joie et la paix dans la souffrance, communiquant au peuple les saintes exaltations de l'amour divin. Ils confessèrent leur volonté, leur besoin, leur devoir d'aimer Dieu dans toute créature, appelant à l'honneur d'une adoption de cœur jusque là inouïe, nos humbles frères et sœurs du IV<sup>ème</sup> Ordre franciscain. Depuis "Frère le Feu et Frère le Vent jusqu'aux sœurs Cigales et Étoiles. Dans ce coin de l'univers déjà si favorisé, ce fut la fraternité idéale entre tous les êtres appelés à la vie et à la lumière par le même Primordial Amour.

Cependant, dans la pensée de François, l'action apostolique de ses fils ne devait pas s'étendre au-delà des frontières de leur patrie. Avant tous les autres il était parti avec Frère Egide vers les Marches d'Ancône. Il y eut dans les foules qu'ils évangélisèrent un mouvement de surprise. Ces Pénitents venus d'Assise, avec leurs rudes sacs de manants et leurs discours impromptus, n'avaient sûrement rien de banal. Ils représentaient à leur manière ces "Mystères" mimés par les membres des Confréries aux fêtes patronales des cités. Mais, l'innovation se révélait savoureuse

dans la silhouette inédite de leurs dires, et l'incandescente ferveur de leur zèle.

Les hommes de toujours, malgré des attitudes empruntées de sages ou de rodomont, seront à jamais de grands enfants. Ils n'ont d'ailleurs pas à s'en alarmer extraordinairement depuis que le Maître a dit :

“ *Si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* ” (S. MATH., XVIII, 3.)

Du jeune âge ils ne gardent trop souvent que le goût de l'image, qui correspond peut-être au fond, au mot : idée. Le goût de la nouveauté aussi. Or, l'image et la nouveauté ont toujours été des miroirs aux alouettes. Et ce fut vrai une fois de plus, mais non de la décevante manière habituelle.

En écoutant ces tribuns enthousiastes, qui donc pouvait rester insensible à leur éloquence de feu ? A ces invites nouvelles montant, moins de la parole que de la doctrine vécue par ces mendiants d'âmes ? Aussi leur art se révéla efficace, et recueillit le plus chaud succès. L'amour vainquit le mal. Et sur les routes ombriennes comme dans les consciences redressées, une trainée de lumière marqua leur passage.

Au cours de ce premier voyage et pendant les jours de retraite qui suivirent, des Frères se présentèrent pour solliciter la grâce de la pauvreté parfaite. Pour ces escaladeurs de ciel et ces perceurs de nuées, le Fondateur esquisssa un genre de vie capable de couper court aux caprices individuels d'une ferveur de néophytes. Cette brève *FORMA VIVENDI* fut approuvée verbalement par le Souverain Pontife en 1210. C'était la vie même de François

maternellement accessible à ceux pour lesquels le Christ a dit :

“ *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* ”. (S. JEAN, XIV, 2 ).

Mais pour revêtir le Christ ; pour marcher en sa présence et devenir parfait, François ne se crut pas obligé de périmé son code chevaleresque de vie. Il s'agissait tout simplement de donner un nouvel aiguillage, une tournure plus précise à son aventure née aux rives du songe de Spolète. Ses voix l'ont fait renoncer aux triomphes guerriers. Délibérément, il leur a tourné le dos. Il n'y pense plus guère. Mais il n'a pas renié pour autant toutes les victoires. Il ne sera pas, non bien sûr, le capitaine de troupes combattant sous la cotte de mailles le heaume au front et l'épée au poing. Il sera le héraut du Roi de la Paix. Ses bataillons sans armes seront recrutés parmi les plus nobles guerriers : les chevaliers de l'idéal. Il les veut, — et il les aura, — sans peur et sans reproches.

L'armure de ses preux à lui sera la bure grossière qui les apparentera au peuple. Leur baudrier : la corde à nœuds. Leurs éperons : la poussière des routes. Avec le bouclier de la Foi, ils porteront le glaive de l'Esprit et le casque du Salut et la cuirasse de la justice. (EPH., VI, 13-18 ).

Et ils seront assurés d'une solde royale de mépris de souffrances pour tomber au champ d'honneur d'une mort obscure.

Leur écu ne brillera pas, brodé en orfrois par la châtelaine, sur le pourpoint tailladé. Mais ils porteront la Croix sertie dans les chairs vives de l'âme par la charité. Elle sera fixée aussi sur l'humble froc par l'élué de leurs pensées : Madame la Pauvreté.

Ce sera leur talisman. Avec lui, ils seront invincibles dans la guerre à toutes les lâchetés, redoutables à la concupiscence de la chair et à l'orgueil de l'esprit. Car l'ennemi veille toujours avec un soin jaloux sur ses chances qui sont nos risques, et sur ses espérances qui sont nos maux.

Pour lui, le capitaine, il embouchera le mystique oliphant pour sonner la diane à tous les héroïsmes les mieux assoupis. Les vertus évangéliques seront mobilisées au grand complet pour courir à l'assaut, sous le commandement de l'amour, à la conquête des âmes.

Deux années se passèrent dans l'exercice des tactiques et des stratégies propres au métier de sauveurs. En 1212, onze Frères étaient déjà venus se grouper, comme les apôtres appelés par le Messie, autour de François. Leur ferveur était grande. Et avec de légères nuances, le profil de leurs âmes s'avérait identiques. Mais soucieux de ne pas s'écarter de l'esprit de l'Eglise de Rome, il partit à la ville éternelle afin de rendre compte à la Cour papale des succès de son œuvre, et de faire bénir sa famille naissante par le Vicaire de Jésus-Christ.

En cours de route, — peut-être aussi, seulement à Rome, — François apprit avec une joie qui fut celle du monde chrétien, la grande victoire de *LAS NAVAS* remportée le 16 juillet précédent sur les Maures par les rois d'Espagne. La IV<sup>ème</sup> Croisade avait bien, il est vrai, rétabli le royaume latin à Jérusalem. Mais les Lieux-Saints demeuraient toujours en possession des Musulmans. Qui donc dans la Chrétienté était resté insensible à cet affront, d'une particulière gravité, imposé aux rois latins et à l'Eglise ? Depuis

son enfance, François avait vu pleurer sur les ruines amoncelées par les vainqueurs barbares en Palestine. Comme tous, il déplorait de voir les reliques de notre Rédemption aux mains de l'Islamisme, soumises à des profanations sans fin comme sans nom.

Et voilà que cette victoire espagnole sur les Maures de l'Ibérie rendait possible une nouvelle Croisade, la délivrance définitive des Lieux-Saints. Cette pensée fut pour le Fondateur comme un éblouissement. D'un coup d'œil intuitif, il vit l'orientation nouvelle à suivre par le zèle apostolique de ses Chevaliers de la Paix.

Les Croisés, dans leur plan pour délivrer la Terre-Sainte, viseraient à un premier but : exterminer les Infidèles. Les flottes et les armées compteraient d'innombrables guerriers, mais pas de missionnaires. Il y aurait parmi eux des évêques et des prélats, des religieux même. Ce serait les aumôniers des troupes. Ils sauveraient la dignité de l'âme chrétienne et le nom de Croisé sur cette Terre Sainte, au milieu d'exaltantes victoires ou de déprimantes défaites. Mais les Croisés, après tout, n'étaient pas des apôtres. Une religion de renoncement et d'amour ne se propage pas à coups d'épée, ni par le pointement de machines guerrières. Et puis, enfin, la Guerre, c'est la guerre.

Mais ces Sarrazins si froidement condamnés par la plus religieuse des guerres, lui inspiraient, à lui le Pauvre d'Assise, son *misereor surper turbam*. Comme il les plaignait ces pauvres Infidèles qui allaient combattre contre le Dieu des Armées. Pourtant, ces ennemis du Christianisme avaient des âmes eux aussi. Des âmes, sœurs de celles des Croisés, — ne leur en déplaît. — Des âmes ayant coûté le même Sang

divin versé comme des arrhes pour leur salut éternel.

Qui donc, alors, assumerait la tâche d'ouvrir une meurtrière de lumière dans l'obscur casemate de l'Islamisme ? Qui donc apprendrait à ces âmes créées pour connaître et aimer Dieu en Trois Personnes, les moyens de Le servir et d'acquérir ainsi la vie éternelle ? La question à peine posée recevait sans retard sa réponse. Ce serait lui, avec ses fils en pauvreté. Ils iront conquérir ceux que les Croisés désiraient vaincre et exterminer. Ils ne leur enlèveront pas la vie, eux. Ils donneront plutôt la leur pour que naissent dans la lumière et vivent dans l'amour, ces âmes fraternellement aimées dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

Certes, ce sera marcher en marge de toute tradition. Il faudra la courtoisie innée mais condescendante des Croisés pour ne pas s'opposer péremptoirement à une mission, — à leur avis, — plus dangereuse que vraiment opportune. Mais François ne pensait pas ainsi. Pas plus qu'il n'était dans son génie de suivre les sentiers battus. Depuis toujours, il s'était révélé un initiateur avisé, un génial créateur, un réalisateur heureux. Le passé garantit l'avenir.

La route est vierge et les ponts sont coupés ? Tant mieux !... Il sera plus chevaleresque de s'y engager sans éclaireur. Et c'est ainsi que le *Poverello* et ses fils revêtirent les armes de Croisés à eux promises dans le songe de Spolète.

Le théâtre de leur conquête est le plus noble et le plus saint qui soit. Ils pourront répéter avec le Prophète-Roi : "*Le cordeau a mesuré pour moi une portion délicieuse ; oui, un splendide héritage m'est échu*".

L'armée de la paix, qu'aucune amnistie n'atteindra, venue sans armes après les Croisés armés de pied en cap, vaincra non en tuant mais en mourant dans ce pays où triompha le martyre d'un Dieu.

Les martyrs d'amour sont toujours finalement, les grands, les seuls victorieux.

### III

#### LE CROISÉ PACIFIQUE

En vrai chevalier, dès qu'il a compris son devoir, François y court sans regarder en arrière. Son équipage devait lui coûter moins de soucis que celui de son faux départ pour les Pouilles. Sa foi et son amour, voilà ses armes. Pour le reste, dès lors qu'il considère les petits oiseaux du ciel et les lis des champs comme ses frères, il s'en remet totalement à la Providence du Père céleste envers ceux qui ne sèment ni ne filent.

Dès l'automne de 1212, peu après son retour de Rome, François s'embarquait pour la Syrie, afin de prêcher aux Sarrazins et aux autres infidèles, "les vices et les vertus, la peine et la gloire". Mais Dieu vint s'interposer à l'exécution de son généreux dessein. Les vents contraires jetèrent le navire qui le portait sur les côtes de la Dalmatie. Dans ce contre-temps, l'apôtre vit moins un échec qu'un retard imposé par Dieu au succès de cette œuvre. Avec la même simplicité qu'il laissait jadis partir à Spolète le noble chevalier pour les Pouilles, François reprit la route d'Italie.

Cependant, Dieu voulut récompenser sans retard l'obéissance aveugle de François, et le renoncement à son zèle — plus difficile encore. Le retour à la Portioncule s'effectua comme une marche triomphale. Des faits très nombreux le marquèrent, au symbolisme diversement nuancé. Le sermon aux oiseaux et la conversion de frère Loup, pour n'en nommer que deux, mais non des moins représentatifs. Les oiseaux évangélisés figuraient les âmes de bonne

volonté, dociles à l'appel de la vie parfaite. Frère Loup représentait assez bien les Sarrazins qu'il voulait prendre par la main, — j'allais dire : par la patte, — pour les ramener au Père de Famille définitivement apprivoisés.

Revenu à la Portioncule, François se replongea dans la vie commune qui suivait les méandres imprévus d'une création originale. Cependant, les multiples soins demandés par la direction de ses fils ne l'empêchait pas de penser aux Infidèles. Cela devint presque une obsession ; un désir permanent de son zèle. Et quand plus tard, en 1212, le besoin urgera d'élaborer une règle de vie définitive pour ses Frères, il ira jusqu'à y insérer un chapitre sans précédent dans l'histoire législative du monachisme. C'est le XII<sup>e</sup> de son Code à lui. Et il l'intitulera : " De ceux qui voudront aller parmi les Sarrazins et les autres infidèles."

Mais cette heure n'était pas encore venue. Et puis, avant de proposer cette innovation au zèle apostolique de ses fils, il sentait le besoin de s'assurer si la chose serait réalisable. Le Maître a d'abord pratiqué avant d'enseigner. C'est pourquoi, une seconde fois, il décide de partir pour l'Orient. C'était en 1213 ou 1214.

Son intention était de pousser jusqu'en Barbarie. Beaucoup de Maures d'Espagne s'étaient enfuis en Mauritanie après leur défaite de l'année précédente. Ces exilés, partis de (l'Estramadure), étaient des âmes éprouvées ; dès lors plus accessibles aux sollicitations de la grâce. Il partit donc. Mais ce nouvel élan de l'apôtre fut encore brisé. La maladie, cette fois, vint l'empêcher de poursuivre son voyage plus loin que la Péninsule ibérique. François se soumet, mais

n'abdique pas. Sur son passage, une moisson de Religieux et de Couvents surgit du sol de la noble Espagne. Consolé, le Fondateur revint en Italie.

Cependant la pensée des Sarrazins ne lui laissait pas de repos. Il n'est pas digne de porter lui-même l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à ces âmes très aimées. C'est, — il le croit, — la raison de ses deux échecs. Il décide alors d'envoyer un ambassadeur en Orient. Après une reconnaissance de l'état des choses et une étude attentive des moyens possibles d'apostolat auprès des Orientaux, celui-ci reviendrait lui rendre compte de ses observations. On pourrait ensuite élaborer la mise au point d'un programme en vue de cette conquête rêvée.

Frère Egide, grand voyageur devant l'Éternel, arrivait précisément de Saint-Jacques de Compostelle. Dès 1215 on le voit s'embarquer pour la Terre-Sainte. Sa vie, — dans les "*Fioretti*" — nous le montre à Brindisi et à Acre, gagnant son pain à la sueur de son front. Mais l'histoire critique ne semble pas avoir conservé ni le récit de son voyage ni le résultat de ses démarches.

A Assise, dans ces premières années de l'Ordre nouveau, trop de Frères embrassaient la religion séraphique pour qu'il n'y eut pas chez certains d'entre eux une compréhension moins nette de vivre la vie évangélique selon les volontés de François. Des effervescents et des exaltés pouvaient pousser la ferveur au-delà des limites d'une sage pondération. Ces difficultés, et beaucoup d'autres, furent traitées au Chapitre de 1217. Un gros travail d'organisation se fit pour la création et la délimitation des Provinces.

Le Chapitre décida aussi l'envoi de missionnaires

dans les pays lointains. Frère Elie partit pour l'Orient, Bernard de Quintavalle pour l'Ibérie, Jean de Penna pour l'Allemagne. Des groupes furent dirigés encore vers le Portugal et la Hongrie. François se réserva la France et partit avec Frère Pacifique "le roi des vers". Mais il fut arrêté à Florence par son protecteur et ami, le cardinal Hugolin. Celui-ci le dissuada, — dans l'intérêt de sa famille dont il n'ignorait pas les malaises intimes, — d'aller plus loin.

François s'inclina devant un ordre si diplomatiquement enveloppé d'urbanité. Il reprit le chemin de Notre-Dame-aux-Anges pour y mûrir un projet dont il n'avait encore parlé qu'à Dieu. Mais sans doute déjà, la réponse divine s'était fait entendre à l'oreille de son cœur par la parole du Maître à Smion et à Jean sur les rives de Génézareth : "*Avancez au large.*" Vers les plus hautes horizons et vers les mers lointaines.

Cependant, il entreprend certaines randonnées apostoliques à travers sa patrie. Quand il en revient, il apprend les réceptions peu chaleureuses que certains Frères ont reçues en pays étrangers. On jette le blâme sur lui, des murmures éclatent et le malaise s'accroît. Cependant les Frères continuent de venir à la religion nouvelle. Au Chapitre de 1219, les Religieux assistaient au nombre de 5,000 à ce concile œcuménique de l'Ordre séraphique. Ce fut aussi la Pentecôte franciscaine. Remplis d'un feu de ferveur renouvelé, les nouveaux apôtres se divisèrent le monde.

Un groupe partit pour Tunis et un autre pour le Maroc. François avait choisi d'aller prêcher aux Musulmans d'Égypte. Au milieu de juin, il quittait Assise pour l'Orient. Il était accompagné de 12 Frères que,

pour éviter un favoritisme blessant, il avait fait désigner par un petit enfant. L'une de ces trouvailles de grâce dont il avait le secret. Le groupe s'embarqua à Ancône vers la fête de saint Jean. Aux premiers jours de juillet, après un arrêt à l'Ile de Chypre, ils arrivaient à Ptolémaïde, aujourd'hui Acre.

Depuis la chute de Jérusalem en 1187, Acre était devenue la capitale du Royaume latin en Orient. François et ses Frères y furent reçus avec joie et amour par Frère Elie, arrivé en Orient avec des compagnons depuis 1217 ; reçu aussi avec respect et honneur par les hommes d'église et les gens de guerre. On admira beaucoup sa courtoisie, sa sainteté. Son zèle des âmes et son désir du martyre édifièrent tout le monde. Ayant appris que le Camp des Croisés se trouvait en Egypte, François partit quelques jours après son arrivée pour Damiette.

L'apôtre ne fut pas lent à ressentir l'insulte de leurs mœurs à la religion du Christ dont les Croisés venaient revendiquer le tombeau. Le Père Séraphique leur reprocha avec feu des excès qui portaient le scandale jusqu'au camp ennemi. Et il les avertit que ces déportements seraient punis par un désastre. A plusieurs reprises il prêcha dans ce sens devant les armées, mais sans succès. A la défaite mémorable des forces latines le 29 août de la même année, François n'avait pas encore quitté Damiette. Il eut ainsi la douleur de voir se réaliser sa propre prophétie.

Dans sa déception de n'avoir pas été écouté par les Croisés, le Petit Pauvre revint à l'idée déterminante de son voyage : prêcher aux Sarrazins et d'abord au Sultan. L'apôtre, si courtoisement écarté de la conscience de ces hommes de guerre, n'obtint pas faci-

lement des chefs militaires et religieux la permission d'entreprendre, aux portes mêmes du camp ennemi, une si dangereuse équipée. Les Chevaliers prenaient François pour un doux rêveur. Il était un peu, en effet, ce rêveur dont parle Oscar Wilde " qui ne trouve son chemin qu'au clair de la lune et qui, comme punition, aperçoit l'aube avant les autres hommes ".

Les Croisés, dans l'occurrence, n'avaient pas tout à fait tort de refuser leur consentement. Les deux Frères Mineurs jouaient tout simplement leur vie. L'Emir des Emirs avait fixé à un haut prix la tête d'un chrétien. François, ayant assumé la responsabilité de son acte, partit avec Frère Illuminé pour le Camp musulman, cette Cour ambulante que les Firmans turcs appellent non sans pittoresque : l'Etrier impérial.

En route, les deux moines rencontrèrent deux agneaux. François revit en pensée dans l'Evangélaire de Saint-Nicolas, sous les initiales au minium, les grosses lettres serrées du texte de saint Mathieu : *" Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes "*. ( x, 16. ) C'était de bon augure pour l'authenticité de leur mandat, et un espoir pour le succès de leur mission. Aux sentinelles du Camp ennemi, l'apôtre se déclare Ambassadeur d'un grand roi venu pour traiter de paix avec leur Souverain. Les deux moines furent bientôt introduits dans la tente impériale.

Mélek-El-Khémal reçut les deux envoyés avec bienveillance. Il vit des hommes étrangement vêtus et remplis d'une assurance qui d'ordinaire ne se dévoilait pas impunément devant sa toute-puissance. Cette

crânerie lui parut celle d'irresponsables fols. Or l'Islam entoure de respect les idiots et les innocents parce que, — c'est leur croyance, — Allah a ravi leur esprit. Cela pourrait expliquer, influence surnaturelle à part, bien entendu, la condescendance de l'Emir en cette circonstance.

Le Souverain écouta l'ambassadeur va-nu-pieds, un peu comme on laisse parler un enfant qui ignore la portée de ses paroles. François se présenta comme un envoyé extraordinaire du Roi éternel pour annoncer à Sa Majesté un Dieu en Trois Personnes. Et il supplia le Sultan d'écouter l'appel de la grâce et de ne pas endureir son cœur. Mélek-El-Khémal répondit qu'il avait à Son Scuil de Félicité des Ulémas savants et des Kadis pieux, lesquels lui avaient toujours affirmé, après le Prophète, un Dieu unique. Mais il ne lui déplaisait pas, en guise de passe-temps, de voir ses Ulémas aux prises avec ce fol. D'une sonnerie de son cor d'ivoire, les docteurs de la loi furent appelés auprès de lui.

François reprit devant les Ulémas son acte de foi au Mystère de Dieu en Trois Personnes. Mais les savants n'en entendirent pas la fin. — “Sire, dirent-ils au Souverain. — Tu es gardien de la foi et dois la garder. Au nom du Prophète nous Te commandons de faire trancher la tête à ceux-ci.” Le Sultan répondit péremptoirement qu'il n'en ferait rien. Et il renvoya les vieux turbans méditer sur des caprices possibles et moins anodins du pouvoir impérial. S'adressant ensuite à François, le Souverain dit aimablement : “Puisque tu es venu pour sauver mon âme, veux-tu demeurer près de moi ? Je te donnerai de grandes possessions et toutes sortes d'honneurs”. Mais le Père séraphique, la tristesse dans le cœur, refusa les

honneurs et les richesses. Il ne voulait que l'âme du Sultan, et rien de plus.

La *Chronique d'Ernouf* note ici un détail touchant : " Les Frères prièrent le Sultan de leur faire donner à manger, et qu'ils s'en retourneraient ensuite." Cette humble réalité révèle la simplicité et l'esprit surnaturel de l'apôtre jusque dans ses déceptions. Il n'a pas voulu frustrer tout à fait la bienveillance et la générosité du Souverain du fruit d'un acte de charité pouvant ouvrir la porte à une grâce de lumière.

Quand les deux moines se présentèrent ensuite pour prendre congé, le Sultan, charmé de la courtoisie de François, lui accorda la permission de prêcher dans tout son Empire. De se rendre même jusqu'à la sainte ville de Jérusalem. Pour qu'ils ne fussent pas molestés en route, il leur donna un sauf-conduit. Puis, comme preuve de son amitié royale, détachant le cor d'ivoire suspendu à son cou par une chaînette d'or, il le remit à François en le priant de conserver ce souvenir par amitié pour lui. Et le souverain fit reconduire avec toutes sortes d'égards les deux moines par ses janissaires, hors du Camp impérial.

Le Père séraphique et son compagnon retournèrent au Camp des Croisés sous les murailles de Damiette où il était, le 5 novembre 1219. Jean de Brienne, — le propre frère de Gauthier que François avait voulu suivre dans les Pouilles, — avait mis le siège devant la ville. A l'entrée solennelle qu'y firent les Croisés le jour de la Chandeleur 1220, François était encore à Damiette. Mais après cette victoire il ne tarda pas à passer en Palestine et en Syrie.

Peu de jours auparavant, exactement le 16 janvier, les Frères désignés à la dernière Pentecôte pour la

Mission marocaine avaient scellé de leur sang, à Marrakech, leur tentative d'apostolat auprès des Maures de Barbarie. Dans son exaltation joyeuse, le Père Séraphique pourra compter 5 vrais Frères Mineurs ; 5 lis de pourpre annonçant les 5 roses de sang qui devaient fleurir sa chair virginale à l'heure marquée par Dieu.

Cependant François pensa à utiliser le sauf-conduit si gracieusement offert par le Sultan. Il favorisait l'accomplissement de son plus cher désir : ne pas quitter l'Orient sans avoir vu les murailles de la Sainte Sion, vénérer la Crèche et le Cénacle, le Calvaire et le Tombeau du Dieu vivant. Ange Clareno affirme que le Petit Pauvre visita le Saint Sépulcre avant de retourner aux contrées chrétiennes du Ponant. D'autres historiens indiquent clairement ce voyage ou le laissent deviner. Nul ne donne la date précise ni les détails de ce pèlerinage.

Mais la légende n'est pas à court pour si peu, surtout en Orient. Voyons comme elle s'en tire avec grâce.

IV

LE PÈLERIN D'AMOUR

Cette après-midi-là, le soleil pleuvait son averse de feu sur Jérusalem silencieusement lasse, engourdie ou morte. Tout reposait dans la cité sainte. Le Vali était lourdement étendu sur son divan, dans une fraîcheur relative, près de vasques murmurantes. Tout sommeillait en dehors aussi. Depuis la sentinelle à Bâb El-Khalil ; depuis les mendiants accroupis auprès du Harem ; depuis les aveugles groupés aux portes du Muristan, jusqu'aux lépreux en haillons vautrés parmi les ordures et les chiens étiques aux carrefours des bazars malodorants.

Par une brèche du mur démantelé, deux hommes se glissèrent dans la ville somnolente. Leurs pas réveillèrent le silence des ruelles tortueuses coupées, à des niveaux divers, d'angles catastrophiques. Guidés par la coupole de plomb et la croix de fer, ils arrivèrent sur la place de la Basilique du Saint-Sépulcre.

C'était deux misérables pèlerins, moitié moines moitié mendiants. Un capuchon leur tenait lieu de coiffure. Une corde retenait autour de leurs reins un sac râpé, sans couleur précise. Leurs pieds étaient nus et poussiéreux. Un rameau de palmier dépouillé de ses feuilles leur tenait lieu de bâton.

Le plus âgé des voyageurs frappa d'un poing résolu à la porte toujours close de l'église. Le paresseux gardien, tiré des délices de sa méridienne, demanda d'une voix irritée, ce qu'on voulait à cette heure où seul le soleil se promenait dans les rues de Sion. " Visiter

le Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ ” — lui fut-il répondu. Par le guichet de la porte, une voix et une main réclamèrent 9 sequins pour chacun des pèlerins. François prit la parole : “ Nous n’avons rien. Mais pour l’amour du Fils de Marie, laissez-nous entrer ! ” Une voix furieuse repartit : “ Quoi ! Vous n’avez rien, et vous osez venir m’éveiller ? Attendez ! ” Et sur un ordre bref, des janissaires bondirent sur les deux moines, les accablèrent de coups tout en les poussant chez le Gouverneur de la ville.

Son Excellence s’éveillait d’une longue sieste, et il humait avec délices un *narghiléh* parfumé à la verveine. Il faut dire tout de suite qu’il était de meilleure humeur que ses subordonnés. Il écouta donc presque attentivement le rapport du chef de Garde, et ordonna aux mendiants de remettre la taxe requise. Par une faveur spéciale, Son Excellence daignait doubler la somme. De ces chiens de chrétiens, on n’en tirera jamais assez !

François répéta pour le Vali : “ Beau Seigneur ! Nous n’avons ni un aspre ni un médin. Si tu en doutes, fais-nous fouiller. Nous sommes des Pénitents venus d’Assise, et nous ne recevons pas d’argent. Nous mendions notre pain de porte en porte, avec la bénédiction de Dieu. ” “ Et vous osez, — reprit le Gouverneur, — vous présenter les mains vides pour visiter ce que vous croyez être la Tombe de Jésus, — Que la paix soit sur Lui ! Vous êtes sans doute entrés subrepticement dans la ville sainte sans payer les droits usuels à Bâb El-Khalil ? Allons, bourreau ! Tranche-moi proprement la tête à ces chiens que voici. Et vite . . . Yallah !

Son cimenterre d’une main, le janissaire tenait déjà de l’autre le capuchon de François, lorsque celui-ci

prit la parole : “ Beau Seigneur ! Un moment, je te prie. Donne l'ordre à ton *katib* de te remettre le pli que je porte sur moi. Mes mains liées m'empêche de te le présenter moi-même.” Surpris, le Vali donna l'ordre indiqué. Et son secrétaire cherchant sous les habits poussiéreux du mendiant, trouva en effet un pli de parchemin dans un sachet de soie verte.

A la vue du scel d'or pendu à la cordelière rouge entourant le sachet, le *katib* pâlit. Il avait reconnu le Chiffre auguste du très puissant et très redouté Prince des Croyants, l'Emir des Emirs, le Sultan d'Egypte et du Caire : Mélek El-Khémal. Quand à son tour, le Vali aperçut le message au cachet impérial, son visage devint plus pâle que la soie de son turban. D'une voix blanche, il commanda à son secrétaire de lire la missive. Défaillant, celui-ci ouvrit le sachet et déplia le parchemin.

Le document était écrit en carmin avec, en marge, des enluminures d'émeraude et d'azur sur un semis de fleurettes. Le Chiffre auguste, — c'est-à-dire, la signature autographe du Souverain, — s'étalait au sommet en arabesques d'or sur un fond de pourpre. Ainsi se résume le “ contenu éminent de ce Rescrit impérial auquel l'univers entier doit se soumettre et se conformer ” — selon la formule protocolaire en usage à la Sublime Porte.

Qu'il soit fait  
en conséquence.  
M. E-K.

MELEK EL-KHEMAL  
Au nom d'Allah le Miséricordieux  
Lui seul est grand

“ MOI,

Le roi des rois glorieux et magna-  
“ nimes, etc... ; Le Sultan des Sultans magni-  
“ fiques et puissants, etc... ; L'Emir des Emirs  
“ savants et pieux, etc... ; L'Empereur des deux  
“ Egyptes, etc... ; Le Souverain des deux Arabies,  
“ etc... ; Le Monarque des deux Turquies, etc... ;  
“ le Prince de l'Anatolie, etc... ; le Seigneur de l'Ar-  
“ ménie, etc... ; le Chosroès de la Palestine, etc... ;  
“ le Vainqueur de la Syrie, etc..., etc..., etc...

“ A mon très noble et bien aimé Cousin,

“ Ministre honoré et Conseiller glorieux, etc... ;  
“ Héritier des sciences des Prophètes et des Envoyés  
“ de Dieu, etc... ; Porteur des étendards de la Loi  
“ sacrée et de la Religion, etc...

Le Sultan de Damas et de Karack,  
Villayet dont dépend le Sandjak de Jérusalem  
Qu'Allah fasse durer sa gloire !

“ A l'arrivée de ce Chiffre élevé et illustre, qu'il  
“ soit connu que Ma Volonté suprême est ici prononcée,  
“ et Mon Désir souverain exprimé, afin qu'on reçoive  
“ avec honneur, le meilleur ami et l'intime confident  
“ de Ma Majesté royale, le FRÈRE FRANÇOIS,  
“ avec son compagnon, les porteurs de ce Rescrit  
“ éminent décoré au frontispice de Mon auguste Auto-

“graphe. Lequel Frère François a émerveillé les  
“Ulémas les plus doctes de Mon Divan impérial,  
“et les personnages vertueux de Mon Seuil de Félicité,  
“par de nombreux et étonnants prodiges.

“JE COMMANDE qu'on leur rende tous les égards  
“et qu'on leur porte respect et civilité dans toutes  
“les Echelles ou Ports, Sandjaks ou Villayets et autres  
“lieux quelconques où il lui plaira de passer et de  
“séjourner. Et je ne veux pas qu'on leur demande  
“ni un aspre ni une obole sous le nom de taxe, impôt,  
“contribution et autres motifs, parce que lui et son  
“frère sont des pauvres. — Qu'Allah les garde !

“J'ORDONNE qu'on aie un soin particulier de  
“les défendre et protéger car JE ne donne d'aucune  
“manière Mon Consentement auguste pour que l'intime  
“ami de Ma Majesté impériale, le plus civilisé des  
“hommes, soit vexé, troublé ou tourmenté de la manière  
“ci-dessus indiquée ou autres.

“Faites en sorte qu'il n'arrive pas un fait motivant  
“Ma Colère impériale ; les conséquences n'auraient  
“rien de bon pour vous. Elle saura atteindre quiconque,  
“qui oserait contrevenir à Mon Ordre auguste qui a  
“l'honneur d'être émané présentement en la présente  
“forme selon Mon Vouloir suprême.

“Sachez-le ainsi.

“Ajoutez foi au Signe illustre.

“Ecrit de Mon Etrier Impérial, aux premiers jours  
“du mois glorieux de Djémaz El-Akhir, année 617 de  
“l'Hégire du prophète, — Qu'Allah soit satisfait de lui !

C'est ainsi.

“Le premier Katib du Divan impérial:

SALIH Hadji, Effendi.

Au cours de cette lecture chevrotante, le Gouverneur comprit que ce Chiffre impérial et solennel venait de disposer d'une manière aussi auguste que sûre, mais très gênante quand même, de sa tête. Avec le courage que donne la peur, d'une voix notablement adoucie, le Vali implora François en disant : " Ami d'Allah, - Que ton honneur dure ! Ne déchaîne pas sur cet Humble la colère du tout puissant Sultan des Sultans, - Qu'Allah multiplie ses victoires ! Prends d'abord cette bourse qui contient plus de cent écus d'or vénitiens. Puis toi et ton compagnon, demandez tout ce que vous voudrez à cet Humble en réparation des outrages reçus ici de la part des nobles fils des Croyants. "

" Beau Seigneur! — reprit François, — je te l'ai déjà dit : Nous ne recevons ni or ni argent. Quant aux insultes à nos personnes, tu nous a procurés ainsi cette joie parfaite, dont ma " petite brebis du bon Dieu " se souvient bien. Nous t'en remercions comme d'un bienfait. Mais puisque tu as daigné m'offrir une grâce, écoute ma requête. En traversant tout à l'heure, les quartiers déserts de Sion, j'ai vu près du Cénacle, une mesure abandonnée et croulante. Donne-la-moi pour toujours, à moi et à mes fils qui viendront après moi. J'en ferai un petit ermitage dont ne seront pas jaloux mes Frères de l'Ombrie. Nous pourrons y prier en paix Jésus, Fils de Marie, en ce lieu qui nous rappelle son invention d'amour qui se nomme l'Eucharistie ; la venue de l'Esprit du Père sur les apôtres, et le retour à sa patrie céleste de l'âme immaculée de Notre Dame. Donne-moi cette mesure, je t'en prie, beau Seigneur ! En retour, tu n'auras rien à craindre de la colère du Sultan des Sultans. Sur ma sollicitation,

ce noble Emir des Emirs te confiera un poste plus important et surtout plus rémunérateur. ”

Le Vali aurait sauté de joie si l'édifice compliqué de son volumineux turban n'eut pas été en péril, et si la dignité d'un haut fonctionnaire de l'Empire des Croyants l'eut permis. Joyeusement il s'écria : “ Je te l'accorde ”. Puis se tournant vers son *katib* effondré près de son écritoire, il ajouta : “ Dresse à l'instant l'*Hogget* éminent qui donne en propriété perpétuelle à François et à ses fils de la nation du Messie, la mesure en question qui ne relève d'aucun *Vakf*. Et note bien 60 pics de terrain autour, afin que ces pauvres puissent y vivre du produit de ces jardins, dans leur condition, — car ils n'ont rien dans les mains. Et qu'ils puissent, s'ils le veulent faire leur cérémonie qu'ils appellent messe, selon leur fausse adoration, et autres prières, sans être troublés ni inquiétés par personne. *Yallah !* ”

Pendant que le secrétaire rédigeait l'*Hogget* en double, — un pour le Divan impérial et l'autre pour les bureaux du Sandjak, — le *Vali* s'adressant à François, lui dit encore : “ Quant à toi, ami du Sultan des Sultans, qu'Allah fasse durer tes jours et que ta fin soit couronnée par le bien ! Prends soin de ce que tu crois être la Tombe de Jésus, Fils de Myriem, — La paix soit à Lui ! Je le confie à ta garde pour toujours. ”

Le *katib* rentrait à l'instant avec l'*Hogget* dûment signé et enregistré dans les archives du Villayet. Le gouverneur remit le document entre les mains de François. Puis avec tous les *salamalecs* et saluts dûs à un “ Vizir à trois queues ” ou à un “ Chef de l'Escorte de LaMecque”, il fit reconduire

les deux mendiants à l'Eglise du Saint-Sépulcre.

Sur l'ordre du *Vali*, les portes furent ouvertes à deux battants. François et Frère Illuminé entrèrent se prosterner d'abord dans la petite chapelle de Sainte-Marie élevée sur la Pierre de l'Onction. Il s'y oublièrent un peu trop dans leur oraison sans doute, car les portes se refermèrent et ils demeurèrent dans la pénombre piquée par la lueur amaranthe d'un lumignon agonisant. Ils se levèrent et gagnèrent la rotonde au milieu de laquelle se trouve le Sépulcre glorieux du Dieu Vivant. Par la Chapelle de l'Ange, ils pénétrèrent à genoux dans la Tombe prêtée par Joseph d'Arimathie. Et se prosternant, ils adorèrent. . . Là, près du lit funèbre où avait reposé le corps de notre Rédempteur, labouré de plaies pour les péchés du monde, ils passèrent, tout en pleurs, la nuit en prières.

Quoiqu'il en soit du fond de vérité contenu dans cette légende, on ne peut faire moins que de répéter ce dicton cher au pays de l'Arno : “ *Si non è vero, è ben trovato* ”.

Les vieilles chroniques infèrent que, à son retour de Jérusalem, François trouva à Acre le Frère Etienne, échappé à la vigilance des Ministres en Italie, et venu pour lui apporter des nouvelles inquiétantes pour l'avenir de son Ordre. Malgré sa hâte de courir au secours de son œuvre en péril, force lui fut d'attendre le mouvement des caravelles qui pourraient le ramener en Italie.

La communauté des Frères et celle des Pauvres Dames établies à Acre durent se disputer la joie d'entendre, de la bouche du Père, les conseils de perfection séraphique. Des membres du clergé, et non des moindres, — avaient demandé l'entrée dans sa re-

ligion nouvelle depuis sa venue en Orient. Jacques de Vitry rapporte dans ses chroniques, l'admiration qu'il avait suscitée aussi bien chez les gens de guerre que chez les personnes d'Eglise. Et comme le départ se faisait encore attendre, François partit pour Antioche. La communauté bénédictine de la Montagne Noire sollicitait l'obédience à la Règle séraphique.

Au mois de septembre 1220, — date probable sur laquelle existe la plus belle variété d'opinions, — le Fondateur était de retour à la Portioncule où l'attendait la grande peine de sa vie.

*“ S'il y avait un meilleur moyen, — enseigne l'Imitation de Jésus-Christ, — et plus avantageux pour le salut des hommes que celui de souffrir, Jésus-Christ l'aurait sans doute appris par ses paroles et par son exemple. ”* (II, XII, 15.)

Après avoir baisé les traces des pas divins sur les chemins de la Galilée et de la Judée, après y avoir goûté les consolations intimes qui sont le pain des forts, François devait, derrière le Divin Maître, prendre sa croix et Le suivre jusqu'à son Calvaire à lui.

Ce n'est pas pour rien que Dieu a créé l'homme capable de souffrir.

## LE ROYAUME DU CHRIST.

Qui n'a désiré vénérer les reliques de notre Rédemption et les Lieux où elle s'est opérée ? C'est un besoin grandi avec la vie de la foi dans les cœurs. Une faim de voir évoluer, dans son cadre propre, l'œuvre de notre salut et la figure humaine de notre DIEU-SAUVEUR. Une nostalgie, je dirais, de parcourir ce pays reconnu avant de l'avoir vu, avec ses silhouettes et son ciel ennoblis pour porter au front le souvenir d'un regard, la réminiscence de l'amour du Verbe incarné.

Ceux qui ont eu le bonheur de fouler cette Terre plus que tout autre sainte, ont considéré ce pèlerinage comme une étape marquant le sommet, le Thabor de leur existence. Pour les âmes profondes, ce fut une oasis réconfortante dans les voies spirituelles qui sont toujours des voies douloureuses. Les dilettantes ont ajouté cette page enluminée de religiosité snobique à celle de leur album de touriste.

Et lorsque ces privilégiés, — sans jamais le comprendre assez, — franchissent une dernière fois les portes de la Sainte Solyme; lorsque, du Mont Scopus, ils jetèrent un dernier regard sur l'antique Sion toujours humiliée dans son deuil, ils avaient compris que là était la ville natale de tous les chrétiens, la patrie de tous les exilés. Ce leur fut un besoin impérieux du cœur de redire après le Prophète-royal : *“ Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma droite oublie de se mouvoir ; que ma langue s'attache à mon palais si je cesse de penser à toi ”* (Ps. CXXXVII).

Cette pensée de la Ville Sainte, si peu miséricordieuse aux sens, mais si adjuvante à l'âme ; de la Judée grise ennoblie par le gracieux sourire de Bethléem, de la plus attachante Galilée où fleurit Nazareth ; cette pensée, dis-je, imprègne l'âme d'un souvenir parfumé comme " *la grappe de cipré dans les vignes d'Engaddi* " (CANT. I, 14). Et lorsque l'espace et le temps ont pour toujours voilé aux yeux la Terre-Sainte, le pèlerin peut se redire avec le poète :

" J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir ".

Et c'est très bien ainsi. Dans cette vallée de larmes, il est doux pour notre cœur et agréable au Père céleste que nous portions " une fleur à l'âme ". Une fleur au parfum d'éternité. " *Soutenez-moi avec des fleurs* ", disait l'Épouse des Cantiques., (II, 5). Les souvenirs palestiniens sont éminemment de celles-là.

Pourrait-il en être autrement ? Quelle terre peut ravir plus puissamment l'esprit et attendrir le cœur que la Palestine ? Ici l'Amour Premier se rendit visible en créant, pour en faire Suzerain son Verbe, un royaume nouveau de beauté sur lequel plana l'Esprit. L'homme, à la fois copie et modèle de ce que devait être le chef-d'œuvre : Jésus-Christ, y fut placé pour ne mourir jamais. Après la chute de l'humanité trop tôt prévaricatrice ; après la sentence de mort et la promesse d'un Rédempteur ; après l'idolâtrie préférée au culte de Yhavéh inculqué par Lui-même, montèrent d'ici les cris d'angoisses des malheureux enfants d'Eve. La voix des Prophètes y répondit en échos profonds comme la douleur, amers comme les larmes.

Dans des ténèbres douloureuses, le genre humain pleurait son *De Profundis* d'espoir. Au temps marqué,

se leva ici l'Etoile du Matin, annonçant le Soleil de Justice et les jours de salut. A Nazareth s'épanouit cette Fleur de Jessé, Marie, qui devait concevoir miraculeusement et enfanter virginalement le Rédempteur du monde.

Ici commença l'odyssée divine du Grand Exilé. Et c'est une suite de scènes gracieuses et austères, mais toutes émouvantes où s'objective, avec des coloris d'aubes en liesse, la plus merveilleuse des histoires. Une histoire qui fait sourire les petits enfants. Une histoire qui fait pleurer les vieillards. Une histoire sans précédent comme sans rivale qui réunit dans une synthèse puissamment harmonieuse, et rapproche dans un baiser d'amour, la miséricorde et la justice, le ciel avec la terre, l'homme avec Dieu.

Comme une initiale enluminée au front d'une page de missel, la nuit lumineuse de Bethléem. C'est la naissance du Petit Dieu entouré de tout ce qu'il y a de plus pur dans la création : Marie et Joseph, puis des anges et des agneaux, des étoiles, des cantiques et des pâtres. Au seuil de la Grotte éclairée par la grâce de la Vierge Immaculée, s'arrête le somptueux cortège des Mages, au terme de leur course d'or à l'astre nouveau, dans un relent d'encens et de myrrhe.

Au cours de l'âpre et sombre exil au royaume des Pharaons ; ici ensuite, à Nazareth, la Mère admirable posera sur les lèvres du Verbe de Dieu nos pauvres mots humains aux saveurs de fiel et de vinaigre. Dans l'atelier de Joseph, l'Architecte des mondes apprendra comment deux pièces de bois ajustées peuvent devenir un gibet, un trône ou un autel ; un signe de honte, de salut ou d'amour.

Puis c'est la croissance et l'adolescence du "*lis de*

la vallée ” d’Esdrelon, que couronnent déjà les épines. Du froment de Capharnaüm qui deviendra “ *le Pain descendu du ciel* ”. Des pampres de Sorec, déjà sous le pressoir pour donner au monde “ *le vin qui fait germer les vierges* ”.

Ce sont ensuite les grandes fresques lumineuses de l’épopée messianique. On voit Jésus y passer avec un cortège de rayons et de clairs-obscurs amoureux choisis, penchant sur toutes les *misères* humaines son *Cœur* divin, pour créer cette chose jusqu’à inouïe parce que céleste : *la miséricorde*. Le Messie attendu promulgua ici ses lois saintes qui renouvelèrent le monde immergé dans les hypocrisies du pharisaïsme juif, et abruti par les orgies du paganisme romain. Ces scènes, tour à tour intimes et publiques, auront pour théâtre, sous un ciel de pastel, les monts bleutés de la Judée, les plaines verdoyantes de la Samarie, les perspectives édéniques de la Galilée.

Puis c’est la fuite de Nazareth où ses concitoyens veulent le pousser au *Précipice*. Le séjour à Capharnaüm, devenue sa seconde patrie. C’est l’appel à Simon et à Jean sur les bords du Lac de Génézareth. Le Baptême du Sauveur sur les rives du Jourdain. La confirmation du Père qu’Il est son Fils bien-aimé. La tentation du Fils de l’Homme sur le mont Doch. Le Sermon sur la montagne avec les Béatitudes. Celui de la barque avec les Paraboles. La révélation du Don de Dieu à la Samaritaine au Puits de Jacob. Les controverses avec les Docteurs de la Loi, et les vendeurs chassés du Temple. Sur le Thabor, ses apôtres privilégiés le contempleront conversant avec les Prophètes. Béthanie le verra souvent revenir chez son ami Lazare, pour s’y entretenir dans l’intimité avec les deux sœurs.

C'est encore ici la longue procession des prodiges qui s'ouvre à Cana par le vin du festin nuptial. Celui des pentes de Thibériade avec la multiplication des pains. Celui de la pêche miraculeuse et de la tempête apaisée. C'est aussi le cortège émouvant des miraculés. De possédés comme ceux de Géraza et de Tyr. De paralytiques comme celui de la Piscine Probatique et celui de Capharnaüm. D'aveugles, comme Barthimée de Jéricho et celui de la Piscine de Siloé. De sourds-muets, comme celui de la Décapole. De lépreux, comme les dix de Djénîn. Puis des guérisons : celles des fils du Centurion et de l'Officier royal ; celle de la belle-mère de Pierre, de l'hémorroïsse et de la Chananéenne.

C'est enfin son puissant *Debout les morts !* devant la tombe close de son ami Lazare ; dans la chambre funèbre dont il chasse les musiciens pour réveiller la fille de Jaïre ; sur la pente fleurie de l'Esdreion où se traîne la veuve de Naïm accompagnant le corps de son fils unique. Et tant d'autres merveilles que les Evangélistes n'ont pas relatés dans leurs Livres.

Quand "*Son heure*" approcha, le Sauveur réclama le droit d'entrer au moins une fois en souverain dans la Maison de son Père. C'est le cortège de Bethphagé sous le balancement des palmes. L'entrée au Temple par la Porte Dorée aux chants de l'Hosannah... Puis les disputes recommencèrent de plus belle sur les Parvis entre la haine et l'amour, les ténèbres et la lumière. Le Maître est harassé de fatigue ; dégoûté aussi de tant de mauvaise foi et d'aveuglement volontaire. Il s'en ira demander à la maison amie de Béthanie un peu de repos et de douce amitié. Et c'est l'épisode vespéral au cours duquel Madeleine, dans un embau-

mement symbolique anticipé, brisa le col de sa burette d'albâtre pour en répandre le nard précieux sur les pieds de l'incomparable Ami.

C'est ici le grand soir eucharistique dont on ne devrait parler qu'à genoux. Le don de ce Pain suprasubstantiel qui garde l'âme pour la vie éternelle. Un pain de mystère où le Verbe de Dieu demeurera avec nous jusqu'à la consommation des siècles, plus caché encore que durant les 30 années de sa vie nazaréenne ; plus actif que pendant ses trois années de courses apostoliques en Galilée ; plus anéanti que pendant les trois jours de sa Passion ; aussi puissant auprès du Père que durant les trois heures d'agonie sur la Croix. Don divin qui marque le point culminant de la vie humaine de Dieu. Zénith d'amour de cet Astre qui s'abaisse déjà vers les ombres du dernier soir terrestre.

Le lendemain de cette nuit mémorable et alors ignorée, le bruit se répandit à Jérusalem qu'on avait arrêté dans la soirée le fils d'un charpentier de Nazareth. On l'avait découvert là-bas, plus loin que le Cédron, fomentant la sédition avec de basses gens de la Galilée auxquels il avait dit dans l'intimité : "*Je vous donne Ma Paix.*" Et le peuple de Jérusalem n'avait trouvé à cette arrestation rien de bien étonnant. Pouvait-il vraiment sortir quelque chose de bon de Nazareth ?

Au cours de la nuit, cet homme, encore couvert d'une sueur sanglante, fut conduit garotté au tribunal des criminels, parce qu'il avait défié quiconque de le convaincre de péché. Des prêtres l'avaient dénoncé comme malfaiteur, car il avait dit : "*Laissez venir à moi les petits enfants !*" Un des siens le livra, alors que quelques instants auparavant il l'admettait à

sa table et lui donnait le nom d'ami. Des faux témoins l'accusèrent de perturbation de l'ordre public ; n'avait-il pas poussé la révolte jusqu'à rendre la vue aux aveugles et à faire marcher les paralytiques ?

Mais il fallait en finir, car l'heure légale de la Pâque approchait. Des juges de mauvaise foi le condamnèrent à mort, pour le punir d'avoir ressuscité Lazare et affirmé qu'Il était la Résurrection et la Vie. Cet homme qui posait en thaumaturge, était très connu en Judée comme en Samarie et en Galilée. Il avait multiplié, pour les foules qui le suivaient, les pains de ses disciples et les poissons de l'enfant galiléen. A ces heures de merveilles, on voyait autour de lui des gens se disant ses apôtres et qui l'appelaient Maître. Mais à ce moment-là il n'a trouvé personne pour prendre sa défense, alors que peu d'instant auparavant, il leur avait promis de demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

Personne ? Non. En vérité, quelqu'un le suivit. L'un de ses amis de la première heure. Un obscur pêcheur du Lac de Génézareth qui eut la prudence de rester incognito. Il était pourtant l'héritier présomptif des pouvoirs divins sur la terre. Et voici que, dans le palais du grand-prêtre, sous les yeux même de l'Accusé, à la voix d'une vulgaire servante, cet homme a la particulière cruauté d'offrir à son ami prisonnier, l'odieux spectacle de son triple reniement.

Cependant, cet Accusé est traîné avec un déploiement de violence d'un tribunal à l'autre, — Lui, le doux et humble de cœur. Un féroce subterfuge pour lui sauver la vie, lui impose une flagellation qui met ses os à nu, — Lui, les délices des saints. On le couronne d'épines et on le soufflette, — Lui

qui n'a pas brisé le roseau froissé. On le couvre d'un lambeau de pourpre, — Lui qui revêt les lis de candeur. On lui crache au visage et on le traite de fou, — Lui, la Sagesse incréée. Ainsi tout pantelant, défiguré par la douleur et le sang, les crachats et les coups, — Lui, le plus beau des enfants des hommes il est exhibé devant la populace qui le hue et le blasphème en demandant sa mort, — Lui, venu du ciel pour les sauver.

Les tortures de la croix semblèrent trop douces pour cet homme qui avait osé se dire le Fils de Dieu, Il faudra qu'il porte lui-même l'instrument de son supplice, — Lui qui s'était déjà chargé de tous les péchés du monde. Le chemin du Prétoire au Golgotha devra garder les traces de son sang, puisqu'il a annoncé être la Voie, la Vérité et la Vie. Cloué entre deux voleurs, — Lui le Saint de Dieu ; agonisant dans les affres sans nom, — Lui la joie des anges ; il aura un dernier mot, — Lui le Verbe éternel du Père. Et ce sera un mot de pardon pour ceux même qui le font mourir, — Lui l'Immortel.

Après le legs suprême de ce que son Cœur humain a de plus précieux : sa Mère ; dans un dernier souffle il annonce que " Tout est consommé ", pour avertir que tout commence.

Puis ce fut le silence...

Le jour de Dieu et le ciel d'azur ne voulurent pas voir ce spectacle. Avant de disparaître, le soleil se voila de sang et la lune se couvrit de deuil. Les étoiles s'éteignirent...

Dans l'ombre apeurée, ce fut la déposition hâtive du corps du supplicié dans le tombeau d'emprunt. A la nuit noire, l'enfouissement des instruments de

mort. Un déluge de ténèbres couvrit la terre déicide.

Ceci se passait à Jérusalem en l'an 783 de Rome.

Ce fut la plus grande, la plus noire, la plus mémorable des injustices humaines.

Le Rédempteur annoncé comme un suprême espoir aux coupables de l'Eden ; le Messie attendu par les générations avides de salut ; le Fils éternel du Père était venu... *“ Et les siens ne l'ont point reçu ”*. Bien plus : ils l'ont pendu au gibet. Et maintenant il repose dans la mort.

“ Quand les promesses de Dieu, — écrit Hello, ont poussé l'invraisemblance jusqu'à certaine apparence de folie, quand on ne daigne plus les discuter sérieusement, alors elles se réalisent.”

Le Christ ressuscité ne meurt plus. Alleluia !

Nous vous adorons, ô Très Saint Seigneur Jésus-Christ et nous vous bénissons, parce que, vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.



LE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE  
D'ALONZO CANO

*Interprétation*

## VI

### SPLENDEURS ET RUINES.

Hors de la ville de Jérusalem, près de la Porte Antique, se trouvait le rocher au sommet duquel le Fils du charpentier de Nazareth avait si dûrement expié son rêve d'une fraternité d'amour dans le pardon et la paix. A ses pieds, dans le val étroit, la tombe empruntée dont le Crucifié, victorieux de la mort, avait brisé la pierre à l'aube pascalle.

Madeleine et Jean, — les deux types de l'amour plus fort que la mort, — avaient ouvert, avant l'aurore du lendemain, la procession des pèlerinages au Tombeau de l'Homme-Dieu. Ils ont traversé les siècles. Ils durent encore.

Les saintes femmes et les apôtres avaient suivi. Puis ceux que la Divine Tragédie avaient définitivement acquis à la religion nouvelle, tous confirmés dans la foi par les apparitions du Sauveur ressuscité. Solitaires ou par petits groupes d'intimes, on descendait des hauteurs de Sion vers ce monticule et ce jardin à jamais sacrés. Car il ne fallait pas attirer inconsidérément l'attention de Rome, tracassière pour ses sujets étrangers. Avant les heures annonciatrices du jour ; dans les ombres du crépuscule vespéral ou de la nuit, on revivait dans cette solitude les souvenirs divins, doux ou amers, devenus pour la vie un fardeau de remords et un gage d'espoir. Et cela dura un nombre d'années égal à celui que le Rédempteur daigna se faire chair et habiter parmi nous.

La révolte des Juifs contre leur Vainqueur en l'an 66 et les quatre années de guerre atroce qui ensanglantèrent la cité de Jérusalem, répondaient à la réclamation des déicides au Prétoire de Ponce-Pilate :  
“ *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* ”

Puis, en l'an 70, Titus détruisant la ville et brûlant le Temple, réalisait à son tour la prophétie du Sauveur : “ *Viendront sur toi des jours où tes enfants t'environneront de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée* ” (S. LUC, XIX, 43-44).

Sur ces ruines qu'elle avait marquées de son empreinte, Rome jalouse veillait, disposée à tout pour prévenir de nouvelles révoltes. Il ne fallait pas surtout laisser le culte de cet obscur Nazaréen se développer dans l'Empire au préjudice de celui des Dieux. En l'an 135, Hadrien résolut de s'immortaliser dans cette œuvre de protection. Afin de tarir ce culte méprisé dans sa source et lui enlever tout élément de vie, l'ingénieux Procurateur romain décida de déplacer le centre de la ville. Le Mont Sion fut laissé en dehors des murailles nouvelles. Par contre, le Calvaire et le Sépulcre du Christ y furent enfermés. Puis ces lieux suspects disparurent sous une esplanade entourée de murs et plantée d'arbres. Sous les ombrages du bosquet, Hadrien fit dresser les statues de Jupiter et de Vénus. Le nom de Jérusalem fut changé en celui d'*Ælia Capitolina*. La métamorphose était complète.

Tout ce qui rappelait la fin de ce Dieu importun avait disparu. Ce n'était pas assez. L'impie Procu-

rateur voulut soustraire encore à la vénération des fidèles, le lieu de sa naissance. Et avec une sollicitude qui manquait au moins cette fois d'invention, il renouvela à Bethléem les odieuses profanations de Jérusalem. La Grotte de la Nativité encore dans son état primitif, fut enclose elle aussi dans une esplanade.

Un bosquet dédié à Adonis couronna cette sacrilège mascarade. Dans la crèche où l'on avait entendu les vagissements du Petit Dieu en fleur, on pleurait le favori de Vénus. Ici encore, le souvenir divin semblait définitivement banni.

Insondable mystère des desseins de Dieu ! *Felix culpa !* — peut-on dire. Ces profanations furent précisément ce qui sauva ces Lieux-Saints d'une destruction complète et irréparable. Lorsque l'Empereur Constantin voulut rendre le Golgotha et le Sépulcre du Christ à la vénération de l'Eglise, sainte Hélène sa mère, vint elle-même diriger les fouilles et les travaux de restauration. Renseignée par un Juif de Jérusalem, — dans la famille duquel le secret de ces Lieux-Saints s'était transmis comme une tradition, — la pieuse Impératrice n'eut qu'à faire déblayer ces terrasses par la garnison de la ville pour retrouver intacts le Calvaire, le Tombeau de Jésus ; et dans une citerne voisine les instruments de supplices et les croix. On sait comment, par un miracle, se révéla la Croix du Rédempteur. Les mêmes travaux apportèrent les mêmes résultats à Bethléem. La Grotte de la Nativité fut elle aussi rendue à la vénération de la Chrétienté.

Le pieux monarque et sa mère voulurent entourer ces reliques insignes de notre salut de toute la magni-

ficence possible. Des monuments grandioses furent construits qui recouvrirent le Sépulcre glorieux et la Crypte où se vénérât la Vraie Croix. Une colonnade en pérystyle réunissait les deux sanctuaires. Le Calvaire dont les pentes furent taillées, demeura en plein air. Il fut recouvert de riches mosaïques et entouré de balustrades d'argent massif. Au sommet, l'autel était dominé par une grande croix recouverte d'or et enrichie de gemmes et de diamants.

Bethléem reçut la Basilique dont on peut admirer encore les majestueuses proportions de l'intérieur. Mais elle a perdu toutes ses décorations de mosaïques. Le beau narthex, aujourd'hui aveugle et morcelé, a disparu avec la façade sous un mur percé d'une très basse porte. Une précaution contre la hantise de profanation poussant les Musulmans à pénétrer à cheval dans la Basilique. Elle était destinée, pour les péchés du monde, à être profanée quand même, puisque les Grecs schismatiques l'occupent depuis des siècles. Les descriptions enthousiastes que nous ont laissées de ces somptueux édifices d'autrefois, les anciens pèlerins de Terre-Sainte, déroutent un peu par leur sobre magnificence les conceptions bizarres qui président l'érection des basiliques modernes.

La Terre-Sainte, connut alors des jours de foi et de piété, des jours de gloire et de grâce. Autour des Sanctuaires, comme des témoins de l'amour vigilant, on vit naître et grandir les sciences et les arts, l'héroïsme et la sainteté. Tout ce que la civilisation chrétienne peut offrir de digne aux regards des anges et des hommes.

Mais ce beau temps dura trop peu. En 614, l'invasion persane de Chosroès vint dévaster la Palestine et en renverser tous les Sanctuaires. Ce fut une trombe

catastrophique qui ensevelit sur son passage tout ce que le génie humain de l'époque avait su créer à la gloire du Dieu des chrétiens.

Eloigné, l'ouragan dévastateur ; éteints les derniers frémissements de la secousse terrible ; la foi de nos pères, servie par la générosité des peuples, eut à cœur de restaurer les principaux temples vénérables, avec une décente convenance imposée par la pénurie des moyens. Après cette restauration, ce fut un renouveau de vénération et de piété autour des Lieux-Saints qui avaient souffert. Nombreux sont les pèlerins illustres par le rang, la science et la piété, qui vinrent d'outre-mer visiter une terre participant aux malheurs de son Dieu.

Mais les époques heureuses sont toujours trop courtes. Dès l'année 637, Jérusalem relevée de ses ruines tombait sous un nouveau vainqueur : les Fathimites d'Egypte. La Terre-Sainte connut alors des heures de larmes et des jours de mort. Le Khalife Hakem ordonna tout d'abord la destruction du Saint-Sépulcre. Les pioches des démolisseurs, accumulant les décombres sans les déblayer, garantirent ainsi le lit funèbre de la profanation comme de la destruction. Sous le revêtement de marbre le protégeant actuellement contre l'agressive piété des pèlerins, la table de pierre où reposa le Corps du Crucifié est telle que les déblayeurs la retrouvèrent plus tard. Et l'on pourrait sans doute y voir encore aujourd'hui les traces des aromates et du Sang divin qu'y vénéra le dernier restaurateur franciscain de l'Edicule sacré.

Les autres sanctuaires, qui ne furent pas rasés, furent transformés en mosquées. Au lieu de la Croix rédemptrice, apparurent la bannière verte et le

croissant d'or. Les campaniles furent changés en minarets. Les cloches durent cacher leurs voix dans les canons ennemis. Au lieu de leurs gammes joyeuses, la triste melopée des muezzins retentit sept fois le jour dans l'azur de Dieu, chantant le sacrilège mensonge de la foi coranique.

Dans les villes désolées, les têtes des chrétiens tombèrent comme les épis mûrs au temps des moissons. Les campagnes devinrent désertes et les plaines, incultivées. Les vastes solitudes ne furent plus que des repaires de brigands, les boulevards de tous les crimes. Pendant ce temps, les prêtres du Christ gémissaient dans une impuissance injurieuse à leur sacerdoce. Et sous la haire et le cilice, dans leur deuil filial, douloureuses pleuraient les vierges de Sion.

Cependant l'Eglise, dans sa douleur, ne cessait de veiller. Les progrès de l'Islamisme, que Bizance ne paraissait pas pouvoir enrayer, effrayaient les Papes. Mais il était de leur devoir de prodiguer les faveurs spirituelles, de provoquer les secours matériels, pour recouvrer à tout prix les trésors chers au cœur de la Chrétienté. La grande préoccupation de l'Eglise, partagée bientôt par tout l'Occident, devint la conquête, coûte que coûte, des Lieux-Saints de Palestine.

La première Croisade sous le commandement de Godefroy de Bouillon, aboutit, comme on le sait, à la prise de Jérusalem en 1099 et à la fondation du Royaume Latin en Orient. Les premiers soins des Croisés Vainqueurs furent de relever la Basilique du Saint-Sépulcre, de restaurer et orner celle de Bethléem, de reconstruire celle de Nazareth.

Pour le Saint-Sépulcre notamment, l'architecte réussit à dresser un plan, aussi grandiose qu'ingé-

nieux, permettant de réunir sous les mêmes voûtes : le Saint Tombeau, le Calvaire et la Basilique de Sainte-Croix. Cet édifice est celui que nous voyons encore aujourd'hui, humilié par les injures des siècles moins encore que par celles des hommes. Plus en rapport maintenant de convenance, avec le voile de Véronique qu'avec la splendeur du Christ ressuscité. Ses belles lignes architecturales disparaissent sous l'amas des constructions dont l'enserment le mauvais goût inspiré par la haine. Ses harmonieuses perspectives intérieures ont été brisées par l'inepte adaptation entreprise par les Grecs schismatiques après l'incendie de 1808. Et puis le fameux *Statu Quo*, non-sens périlleux, n'a jamais pu empêcher les murs de s'écrouler, et imposer la stabilité qu'il évoque, au temps. C'est déplorable. Une consolation demeure aux fidèles ; ils peuvent se dire, en toute vérité : C'est là !

Après Godefroy de Bouillon, Beudoïn I et Beudoïn II, chrétiens de haute foi et conquérants avisés, couvrirent la Palestine de châteaux-forts, d'églises et de couvents placés au centre de colonies vite prospères. Beudoïn IV et Beudoïn V ; puis Guy de Lusignan continuèrent cette œuvre de résurrection. Ils s'étaient empressés, d'édifier ou de permettre les constructions abritant les Lieux-Saints, ou se rapportant de près ou de loin à la mission rédemptrice.

Des évêchés furent créés à Acre et à Sébaste, à Nazareth et à Tibériade. Des Chapitres de Chanoines furent appelés à pourvoir des cérémonies du culte, les Basiliques du Saint-Sépulcre et de l'Ascension, celles de Nazareth et de Bethléem. Des Bénédictins assumèrent les mêmes obligations à la Basilique de l'Assomption dans la Vallée de Josaphat, et à celle

du Thabor. Des Prémontrés se fixèrent à Mont-Joie. A Béthanie, près du Tombeau de Lazare ; au Mont Bezétha, près de la Basilique Sainte-Anne ; à Nazareth, sur la colline de Notre-Dame de l'Effroi, s'élevèrent des monastères de Bénédictines.

Moins d'un siècle après le début de cette prospérité devenue générale, tout s'effondrait à Hattin, par la victoire de Salaad-Eddin sur les chrétiens, en 1187. Des sacs, répétés des Romains et des Fathimites, recommencèrent avec un surcroît de haine. La Palestine se couvrit alors de ruines. Tout le clergé séculier et régulier avec les moniales, peu à peu, quittèrent le pays pour rentrer dans leur patrie. Ce fut la mort.

L'œuvre des Croisés avait été très belle. Mais la puissance de leur génie créateur fut trop vite chassée de l'Orient. Ce fut ensuite, pour la belle moisson blanchissante aux contrées palestiniennes, la gelée meurtrière qui flétrit les plus belles espérances. Alors se réalisa pleinement la prophétie de Daniel : *“ Le peuple d'un chef qui viendra détruira la ville et le sanctuaire. . . , et jusqu'à la fin il y aura guerre, ce qui est décrété touchant la dévastation. Il conclura une alliance ferme avec un grand nombre. . . , et au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et sur l'aile des abominations viendra un dévastateur, et cela jusqu'à ce que la destruction qui a été décrété se répande sur le dévasté ”* (DAN., IX, 27).

Comme au soir du malheureux échec de nos premiers parents au jardins de l'Eden, Dieu leur faisait entrevoir dans les cieux rassénérés la Vierge qui devait être la Mère du Rédempteur ; ainsi dans le couchant sanglant du Royaume Latin, par un bienfait de la Miséri-

corde divine, nous voyons apparaître aux yeux de l'espoir, Madame la Pauvreté présentant à l'Eglise éprouvée celui qui sera le libérateur de ce sol plus qu'un autre sacré : FRANÇOIS D'ASSISE.

Alors que les plus valeureux courages auront fléchi ; alors que les trésors de Golgonde auront été épuisés pour soutenir les guerres saintes ; alors que les rois et les princes humiliés abandonneront le Tombeau du Christ aux mains des Infidèles, viendront le doux François et ses Chevaliers indigents. Ils sauveront d'une ruine sacrilège les Lieux sanctifiés par la vie et la mort de notre Dieu. Ils soutiendront encore, comme un Latran spirituel, la foi chancelante au cœur des chrétiens d'Orient, laissés orphelins par le départ des Religieux et des Prêtres à la suite des Croisés.

Ils fonderont eux aussi un royaume, mais un royaume plus stable que celui de Godefroy de Bouillon ; un royaume qui n'est pas de ce monde.

## VII

## LES MANDATAIRES DE L'ÉGLISE

Les effets émanant généralement des causes, il est permis de conclure que la mission de Gardiens des Lieux-Saints fut confiée aux Frères Mineurs en raison de leur dévouement spontané envers les pèlerins, et de leur piété de toujours pour les Sanctuaires de la Terre-Sainte.

Pendant que le couvent d'Acre en Phénécie, — fondé par Frère Elie en 1217, et depuis lors siège du Ministre de l'Orient, — jouissait encore de la prospérité, les Franciscains avaient pu essaimer dès 1252 à Jaffa en Palestine. L'antique Joppé où Céphas vit et fit des merveilles (ACTES, IX, 36 ss. ; X, ss.). L'année précédente, saint Louis avait relevé les murailles de la ville. Pour ses chers Frères Mineurs, le pieux monarque avait construit une magnifique église près de laquelle demeurèrent les Religieux au service de la colonie latine, mais sans se désoccuper sans doute des pèlerins d'outre-mer.

Quinze ans plus tard (1267), le Sultan d'Égypte, El-Ben-Doukdar s'emparait de Jaffa. Le couvent franciscain fut englouti dans les ruines de la ville. Tout comme en 1291 celui d'Acre, dans le sac de la cité, avec ses Religieux et aussi les Pauvres Dames ; celles-ci après s'être héroïquement défigurées pour sauver la dignité des épouses du Christ contre les sacrilèges entreprises des Musulmans. Cependant, à Jaffa, les Frères Mineurs ne purent revenir avant 1650. Des auteurs sérieux croient que de Chypre, — fondation contemporaine d'Acre devenue après la ruine

de celle-ci le siège du Ministre, — les Religieux vinrent se réfugier subrepticement dans la ville maritime. De là, ils commencèrent à conduire les pèlerins à Ramléh situé à mi-chemin entre le port et Jérusalem. Ils les recevaient dans un abri qu'ils avaient acheté en 1296, et que la tradition considère comme la *Maison de Nicodème*. Cette hôtellerie, agrandie plus tard, devint la halte nécessaire dans ce vaste désert où, comme au cours des traversées, tous les *periculi* énumérés par saint Paul aux Corinthiens (II, XI, 26). attendaient les voyageurs.

Il peut paraître étonnant que, pour les mêmes raisons, les Franciscains ne se soient pas établis également dans la Ville Sainte. Leur piété et leur zèle devaient les y pousser ; et des dangers ni plus rares ni moins graves les y attirer. Un pèlerin Dominicain de 1294, Ricold de Monte-Croce, indique bien à cette date, près de l'église de Notre-Dame-du-Spasme sur la Voie Douleoureuse, une maison ayant appartenue aux Frères Mineurs. Nul autre document certain ne le prouve. Par contre, il y eut souvent des Religieux de passage à Jérusalem. Tels ces deux Franciscains envoyés en 1228 par Grégoire IX pour porter au Patriarche de la ville la sentence d'excommunication de Frédéric II. Puis l'évêque du Maroc, Fr Lupo de Aïn, O. F. M. en 1246 ; Roger Bacon, l'auteur du *De situ T. S.* en 1267 ; celui du *Liber recuperationis T. S.*, Fr Fidence de Padoue, en 1274 ; 2 Religieux-Aumôniers des troupes anglaises d'Edouard I, en 1271-72 ; un Provincial d'Irlande, auteur d'un *Itinerarium T. S.*, avec son *socius* Frère Hugues "*illuminator*", en 1323, etc... etc...

Ces visites aux Lieux-Saints ne tardèrent pas à

être réglementées. Les Chapitres généraux de Paris, 1292 ; d'Assise, 1295 ; de Lyon, 1325 ; de Perpignan, 1331, défendirent aux Ministres d'envoyer *aliquos fratres insolentes* en pèlerinage en Terre-Sainte. Plus tard, il faudra même la permission papale. Ces obédiences destinées à des Prélats ne seront pas rares. Il y eut surtout, à la fin du XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècle de très nombreux visiteurs franciscains qui laissèrent des *Itinéraires* et des travaux aujourd'hui précieux.

On n'ignore pas que, sur les instances répétées de Jacques II d'Aragon, les Frères Mineurs desservirent transitoirement le Saint-Sépulcre entre 1322 et 1327, pour en disparaître ensuite. Les pèlerins, cependant, continuaient d'affluer. Peut-être parce que les supplications à la Cour papale devenaient trop fréquentes, le Souverain Pontife Jean XXII concédait le 9 août 1328 au Provincial de Terre-Sainte résidant à Chypre : "*Sperantes quod zelum habeas animarum et ad eas lucrificandas Domino tua studia dirigantur...*" la faculté d'envoyer tous les ans deux Religieux avec un familier visiter le Saint-Sépulcre.

Mais s'il s'agit de l'établissement certain et définitif des Frères Mineurs à Jérusalem, une seule date peut être retenue comme absolument certaine, — au point où en est l'étude critique des documents connus : 1333. En cette année, les Souverains de Naples et de Sicile, Robert d'Anjou, neveu de saint Louis, et la reine Sanche sa pieuse épouse, achetèrent du sultan d'Egypte Mélek-En-Nazer Mohammed pour la somme non indifférente de 32,000 ducats, les sanctuaires du Cénacle au Mont-Sion, du Saint-Sépulcre et du Tombeau de Notre-Dame de Jérusalem ; et la Basilique de la Nativité du Christ à Bethléem. En remet-

tant ce don royal au Pontife romain, les munificents Souverains posaient une condition expresse : les Frères Mineurs en seraient les gardiens “ à perpétuité ”. Sûrement le Souverain Pontife était déjà au courant des négociations entreprises. Car le 15 septembre de cette même année, il permit à Fr Elie des Nabinaux, O. F. M., Archevêque de Chypre, Patriarche de Jérusalem et Cardinal, de conduire 50 personnes visiter le Saint-Sépulcre.

Dans sa Bulle “ *Gratias agimus* ” datée d'Avignon le 21 novembre 1342, Clément VI acceptait au nom de l'Eglise la précieuse offrande des Souverains de Naples et de Sicile. Il en avertissait également le Général des Frères Mineurs, afin qu'il put voir à faire exécuter par ses Religieux la clause posée par les donateurs royaux. Il semble donc que cette Bulle de 1342 puisse être considérée comme l'acte de naissance de la Custodie de Terre-Sainte. C'est le premier acte authentique connu de l'Eglise lui confiant son mandat de Gardienne des Lieux-Saints.

Le R. P. Gérard Chauvet, qui avait négocié ces transactions, était le 26<sup>e</sup> Supérieur de la Mission dont Frère Elia avait été le premier Ministre. Il fut le premier Prélat de la Custodie et prit le titre de Gardien du Mont-Sion. Le Rme Père Custode actuel est donc le 270<sup>e</sup> Supérieur de la Mission d'Orient fondée par saint François en 1217, et le 143<sup>e</sup> Custode de Terre-Sainte.

Un pèlerin franciscain du xiv<sup>e</sup> siècle, — Fr Nicolò di Poggibonzi, — fait remonter la cession du Sanctuaire de Bethléem à 1309-1310, date à laquelle les Frères Mineurs l'auraient reçu du Sultan Mazaphar Rok-Neddin (Bibars II). Des pourparlers semblent

avoir été ouverts et le marché fut peut-être conclu. Mais la mort violente de ce Sultan survenue après une année de règne, en empêcha la prise de possession. Elle eut lieu, — Fr Nicolô présent, — après le don fait par Robert d'Anjou en 1333 et les restaurations qui durent la retarder, en 1345. Les deux textes se complètent et s'éclairent.

Au Saint-Sépulcre, les Franciscains s'étaient déjà enfermés comme des prisonniers dès 1335, mais peut-être même aussi avant. Quant au Mont-Sion, il était déjà en partie ruiné au passage de Fr Antoine de Crémone, en 1327. Les Religieux en attendirent la restauration, de 1333 à 1336, à l'Hospice des Pèlerins, au Muristan, dirigé par Marguerite de Sicile qui les y reçut avec charité. Le Couvent du Mont-Sion devint le siège du Custode des Lieux-saints, et les Religieux y jouirent d'une liberté et d'une paix relatives jusqu'en 1551. Alors les Musulmans auxquels cette vente en bloc des édifices des Croisés aux chrétiens avait déplu prirent pour prétexte le tombeau de David qu'ils inventèrent pour chasser les Frères Mineurs du Cénacle, déjà transformé en mosquée depuis 1524.

Odieusement dépouillés de ces propriétés confiées à leurs soins par l'Eglise, les Religieux s'installèrent dans un taudis et vécurent encore 8 années près du Sanctuaire profané. De crainte que cette misère des Franciscains détournât les pèlerins de venir à Jérusalem, et de tarir ainsi la plus féconde source de leurs revenus, — chose avouée sans vergogne dans les Firmans turcs de l'époque, — les Musulmans transférèrent les Religieux au monastère georgien *Deir-Amoud* en 1558. C'est le Couvent actuel de Saint-Sauveur, où réside le Rme Père Custode de Terre-Sainte

qui conserve le titre de Gardien du Mont-Sion. Par sa Bulle "*Divina disponente clementia*" datée du 17 juillet 1561, Pie IV transférait aux trois autels principaux de l'église conventuelle, les Indulgences concédées *ab antico* aux Sanctuaires usurpés et profanés du *Cénacle*, de la *Pentecôte* et de la *Maison de Saint-Thomas*.

Les vexations musulmanes continuèrent, auxquelles se joignirent bientôt les usurpations des Grecs schismatiques, simultanément approuvées ou désapprouvées par la Sublime Porte, selon la générosité des plus offrants. Cependant, les Frères Mineurs, rétablis en possession de tous leurs Sanctuaires en 1690, continuèrent à y officier seuls, à l'exclusion des autres communautés chrétiennes, jusqu'en 1757.

Pour la Semaine Sainte de cette année-là, l'Edicule du Saint-Sépulcre avait été orné de riches tapisseries, de lampes d'or et d'argent, d'autres précieux objets d'arts envoyés en ex-votos par les princes chrétiens. Excités et armés par les moines jaloux, les Grecs envahirent la Basilique la veille du Dimanche des Rameaux. Ils arrachèrent, lacérèrent et détruisirent, à coups de bâton et de massue, toutes ces richesses. Les Religieux durent se barricader dans leur couvent pour échapper au massacre. Les Grecs racontèrent ensuite la chose à leur façon à Constantinople. Puis ayant offert un demi million de piastres au Grand Vizir Ragib Pacha, celui-ci leur vendit la concession de la Basilique de Bethléem, du Tombeau de la Vierge ; et au Saint-Sépulcre : des Sept Arceaux de la Vierge et la co-propriété, avec les Latins, du Saint Edicule et de la Pierre de l'Onction.

Depuis cette date, malgré les protestations répé-

tées et leurs appels à toutes les puissances terrestres, les authentiques possesseurs, au nom de l'Eglise, des Sanctuaires, se voient disputer encore tous les jours, sous les yeux indifférents, combien ! des Protectorats successifs, les vestiges de leurs anciens droits exclusifs. Avec les Grecs schismatiques auxquels se sont joints les Arméniens, les Frères Mineurs doivent partager l'officiature dans le Saint-Sépulcre selon un Règlement établi pour les trois rites. A Bethlém, ils peuvent seulement visiter le Lieu de la Nativité, et officier à l'Autel des Mages tout voisin, non sans encourir chaque année des dangers de tous genres. Au Tombeau de Notre-Dame, ils n'ont pas même le droit reconnu aux Musulmans d'y établir un *mihrab*. Ils doivent passer en silence et prier dans leur cœur.

En proie à d'inextricables difficultés, les Custodes de Terre-Sainte ne perdirent cependant pas de vue leur mission. Si les Prélats se succédaient aux intervalles prescrits par les lois canoniques, les Procureurs désignés par eux guettaient sans répit les occasions d'amorcer les acquisitions de terrains ou d'édifices dans le voisinage des Sanctuaires usurpés ou démolis, quand ce n'était pas les ruines elles-mêmes. S'ils parvenaient à acheter le droit de visite, la Custodie avait dès lors un pied dans la place.

C'est ainsi que dès 1349, ils obtinrent la permission d'aller en pèlerinage à Nazareth. Sous la Basilique des Croisés depuis longtemps rasée, ils déblayèrent la *Grotte de l'Annonciation* (S. LUC, I, 26-38), et y instaurèrent le culte liturgique. En 1385 ils purent s'installer très franciscainement dans une étable près de la Grotte. En 1620 seulement, — après des saccages, des expulsions et des incendies répétés, —

le Lieu-Saint était donné aux Frères de la Corde par Fack-Eddin, Emir des Druses, alors maître de la Galilée. Ce fut la résurrection du Sanctuaire. Dans les décombres de ce qui restait de l'ancien évêché, les Franciscains mirent au jour, — si l'on peut dire, — des chambres souterraines qu'ils occupèrent ; tandis que tous leurs soins s'employaient à rendre la décence et à orner la Sainte Grotte. Le vieux couvent, bâti sur ces antres, au cours des siècles, vient d'être remplacé par un neuf. L'église actuelle date de 1037. Elle demande depuis longtemps la Basilique qui s'élèvera bientôt sur les assises encore visibles de celle des Croisés. Les Franciscains possèdent ici tous les droits, exclusivement.

Tout en déployant son activité autour des grands Sanctuaires la Custodie ne perdait pas de vue les Lieux-Saints de moindre importance, — si l'on peut ainsi parler de tous ceux qui ont trait à la mission rédemptrice. Un des premiers rachetés fut la *Grotte de la Prière* en 1392. Dans cette caverne, percée au flanc du Mont des Oliviers tout près de Gethsémani, la tradition constante veut voir l'endroit où le Sauveur aimait à venir prier dans le secret et à s'entretenir avec ses disciples. Les Franciscains n'ont cessé, depuis l'époque du rachat, d'y célébrer les Saints Mystères et d'y conduire les pèlerins.

Les premières propriétés achetées à Ain-Karem en 1427, tendaient à la possibilité de restauration de l'antique église élevée sur la Grotte de la *Nativité de saint Jean-Baptiste* (S. LUC, I, 56-80). *Saint Jean dans la Montagne* était alors et est encore aujourd'hui la Colonie maugrabine musulmane de la Palestine. Le fanatisme aidant, on ne put prendre possession

de ces terrains qu'en 1621. En 1675 seulement, on put commencer une église terminée 15 années après.

Le Sanctuaire de *La Visitation* situé également à Aïn-Karem, avait été élevé sur la maison des champs de Zacharie, où la Vierge vint demeurer avec sa cousine Elisabeth (S. LUC, I, 39-56). Il en reste des ruines intéressantes. La Custodie put acquérir le terrain en 1679 et n'a pu encore y mettre à jour qu'une crypte en 1891. A *Saint-Jean*, comme à *La Visitation*, les Latins ont tous les droits.

D'après une tradition remontant au XIV<sup>e</sup> siècle, la Sainte Famille aurait séjourné, en partant pour l'exil, dans la *Grotte du Lait*, située non loin de celle de la Nativité. Elle devint la propriété de la Custodie en 1493. Pieusement entretenue et ornée, elle demeure toujours très fréquentée, surtout par les Bethléémitaires, sans distinction de croyance. Quelques années plus tard, exactement en 1499, on pouvait acheter le Tombeau de Lazare à Béthanie (S. JEAN, XI). Depuis, les Musulmans l'ont usurpé et y ont construit une mosquée. La Custodie paie le droit d'y faire son pèlerinage deux fois par année et, pour les pèlerins, celui de la visite.

Par le même Prince des Druses qui rendit le Sanctuaire de Nazareth aux chrétiens, le *Thabor* leur fut restitué en 1631 (S. MARC, IX, 1-9). Bien avant cette date les Religieux s'y rendaient en pèlerinage. On n'y put élever une chapelle qu'en 1763. L'imposante Basilique qui exauce si heureusement le désir "*des trois tentes*" de Pierre. — lequel note malicieusement l'Évangéliste (MARC, IX, 5) "*ne savait pas ce qu'il disait*" fut consacrée en 1924. En Galilée également, *Yapha* est désigné par une tradition du

xv<sup>e</sup> siècle comme la patrie de Jacques et Jean, fils de Zébédée (MATH., x, 3). Depuis 1641, la petite église de Saint-Jacques servait aux habitants du village convertis par les Franciscains. Le Patriareat latin a repris la paroisse et a reconstruit une église. L'ancienne reste un lieu de pèlerinage aux soins de la Custodie.

Le "*Jardin de Gethsémani* qui renferme le *Rocher des Apôtres*, ne put être récupéré qu'en 1666. Sur le site des deux églises successives, avant et au temps des Croisés, une splendide Basilique dit éloquentement par son art, son symbolisme et sa richesse, la reconnaissance des grandes nations catholiques envers le Sang divin versé ici pour la rançon de l'humanité (S. MATH., XXVI, 36-55). Certaines gens qu'on ne sait trop comment qualifier, assez pauvres en foi et indigentes en amour, trouvent à redire qu'ici, comme au Thabor, la Custodie ait désiré qu'on priât "*sur de la beauté*". Quelle différence pourtant entre la sainteté des ces Lieux et celle de l'Aire d'Ornan ! Ce dernier revêtu d'une somptuosité devant laquelle le snobisme se pâme, et que nos deux Basiliques sont loin d'atteindre. Mais il y aura toujours des pharisiens pour critiquer le geste de Madeleine et murmurer contre la perte du nard précieux versé sur les pieds du Sauveur (S. JEAN, XII, 3). Avec Virgile à Dante sur les chemins du *Purgatoire* nous dirons : *Guarda e passa !*

En 1741, on put entrer en possession de la *Synagogue de Nazareth*, où Jésus adolescent suivait son père pour aller entendre la lecture et les commentaires de la loi. Les Nazaréens dépités des dures vérités qu'ils y entendirent un jour, chassèrent le doux

Prophète (S. LUC, IV, 16). Ce sanctuaire fut cédé en 1771 aux Grecs schismatiques convertis par les Franciscains. C'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage auprès de leur église paroissiale.

Racheté en 1754, l'*Atelier de saint Joseph* (S. MATH., XIII, 55), eut son oratoire la même année. Une chapelle plus grande fut construite en 1858. Pour la fin de la Grande Guerre, on termina, sur les assises de celle des Croisés, la très jolie église romane actuelle.

Le Sanctuaire du *Lithostrotos* ou de l'*Imposition de la Croix* (S. JEAN, XIX, 13), simultanément synagogue, mosquée et ruines ; celui de la *Flagellation* (S. MARC, XIV, 15) jadis église, puis écurie et pis encore, — situés tous les deux dans les dépendances du Prétoire de Pilate à la Tour Antonia, — furent rachetés par la Custodie en 1836. Les deux églisettes voisines, si gracieusement dissemblables, ont été reconstruites et restaurées en 1904 et 1930. Elles sont desservies par les Prêtres-Etudiants de notre *Ecole Biblique*, dont le Couvent relie les deux chapelles.

Une antique tradition veut que *Séphoris* ait été la patrie de saint Joachim, père de la Vierge Marie. Dans ce centre musulman se trouve une ancienne église en ruines, que les fouilles ont révélé avoir été dédiée à la Mère de l'Immaculée. Dans l'une des nefs déblayée, une chapelle fut aménagée en 1870. Les Religieuses de Sainte-Anne se sont constituées les gardiennes de ce Sanctuaire.

L'ancienne basilique de *Tibériade*, devenue mosquée au XVI<sup>e</sup> siècle, fut rachetée en 1847. Restaurée à plusieurs reprises, elle devint et est encore, — sous le titre de la "*Primauté de Pierre*" conférée à l'apôtre en ces lieux (S. JEAN, XXI, 15-19), l'église paroiss-

siale de cette petite ville, qui se mire dans les eaux de Génézareth.

*Emmaüs* à “ 60 stades de Jérusalem ” (S. LUC, XXIV, 13.) appelé aujourd'hui Koubeibeh, conservait les ruines répérées d'une église des Croisés. Une Bienfaitrice, morte depuis en odeur de sainteté, acheta ce terrain et le donna à la Custodie. Les assises de la *Maison de Cléophas* retrouvées sous les décombres restent encastées, — comme dans le sanctuaire primitif, la Maison elle-même, — dans la toute gracieuse église actuelle édifiée en 1901. Et là comme jadis, le Bon Maître se fait toujours reconnaître à la “ *fraction du pain* ”.

Depuis le XI<sup>e</sup> siècle on vénère, sur une colline près de Nazareth, l'endroit d'où la Vierge Marie vit avec effroi les Nazaréens poussant son Divin Enfant au précipice (S. LUC, IV, 29). La Custodie y érigea un charmant oratoire dédié à *Notre-Dame de l'Effroi* en 1876.

Le terrain de la maison en fête de *Cana en Galilée* où Jésus fit son premier miracle (S. JEAN, II, 1-12), fut acheté en 1641. Sur le puits d'où fut tirée l'eau du prodige, une église fut construite en 1878. *Bethphagé*, acquis en 1880, est le nom du castel d'où Jésus partit en triomphe pour entrer au Temple de Jérusalem (S. LUC, XIX, 29-44). Des vestiges y indiquaient aussi le lieu du *Colloque de Marthe avec l'Ami* (S. JEAN, XI, 1-20). On y éleva, en 1889, la claire chapelle de l'*Hosannah Filio David*. Le miracle de la résurrection du fils de la veuve de Naïm (S. LUC, VII, 11-17), avait été commémoré par une chapelle au temps des Croisés. Sur les ruines de l'ancien sanctuaire racheté en 1878, un oratoire fut érigé en 1880.

La "Porte Antique" de Jérusalem, appelée depuis par les premiers chrétiens : *Porte Judiciaire*, marque la II<sup>e</sup> Chute de Jésus sur la Voie Dououreuse, — VII<sup>e</sup> Station. Un oratoire renferma, en 1880, la Colonne de granit rouge *in situ* sur laquelle, d'après une vénérable tradition, la sentence de mort du Sauveur aurait été affichée. On ouvre tous les vendredis pour le Chemin de la Croix.

Le figuier sous lequel Jésus aperçut Nathanaël (S. JEAN, I, 48) se trouvait dans son jardin de Cana. L'ancienne église devenue mosquée était en ruines. Le terrain fut acheté en 1884 pour recevoir la mignonne chapelle actuelle dédiée à l'ex-Nathanaël : *saint Barthélemy*.

A Jérusalem, un tertre situé dans la Vallée de Josaphat marque le lieu du *Martyre du Prophète Isaïe*, selon une tradition qui remonte à saint Jérôme. La Custodie en fit l'acquisition en 1889. L'angle de la rue El-Ouad, — qui vient de l'antique "Porte aux Poissons" — et de la rue *Tarik Es-Seraï* à Jérusalem également, est signalée dès le XII<sup>e</sup> siècle pour être le lieu de la *rencontre de Jésus avec le Cyrénéen*. (S. LUC, XXIII, 26) Un pieux oratoire y fut aménagé qui s'ouvre tous les vendredis pour une messe matinale et pour le Chemin de la Croix.

Sur les bords du Lac de Tibériade, *Capharnaüm* mirait sa ville superbe, aujourd'hui "abaissée jusqu'aux enfers", selon la prophétie du Maître (S. LUC, X, 15). Sur le site de cette *Civitas Jesu* acquis par la Custodie, ont été exhumés les restes de la très riche *Synagogue*, dont on peut baiser le pavé, sûrement foulé par les pieds nus du Sauveur Jésus. Jésus y annonça très clairement l'Eucharistie, devant laquelle la foi

rétive des disciples s'affirme raisonneuse et terre-à-terre (S. JEAN, VI).

L'emplacement, à Béthanie, de la *Maison de Marthe et Marie* (S. LUC, XI, 39), où s'élevait au XIII<sup>e</sup> un monastère de Bénédictines, put être racheté en 1868. Un terrain voisin, celui de la *Maison de Simon le Lépreux* (S. MARC, XIV, 1, 9), ne put l'être qu'en 1889. Non loin de là, sur la pente de Bethphagé à Jérusalem, quand au cours de sa descente triomphale Jésus aperçut la ville coupable, il pleura (S. LUC, XIX, 41). L'élégante chapelle du "*Dominus flevit*" fut élevée en 1891 sur l'endroit approximatif de cette douloureuse halte du Roi plein de douceur au milieu de son triomphe.

Une portion du *Champ des Pasteurs*, où ils veillaient dans la nuit de la Nativité du Sauveur (S. LUC, II, 8), fut acquis en 1889. Dans les temps anciens, on quittait la Basilique après la Messe de minuit de Noël pour aller en procession chanter là-bas la Messe de l'aurore. Maintenant, dans l'après-midi du jour de la fête, a lieu un pèlerinage solennel.

A une petite heure d'Aïn-Karem se trouve l'endroit désigné depuis le XII<sup>e</sup> siècle pour le *Désert* dans lequel *saint Jean-Baptiste* vécut 30 années (S. LUC, I, 80). La Custodie en a la propriété et y a élevé une petite chapelle non loin de la "*Grotte du Précurseur*"; et aussi un hospice modeste pour y héberger les pèlerins.

Deux miracles très différents immortalisent *Jéricho*, situé au pieds du Mont de la Tentation (S. MATH. IV, 8). Celui de l'aveugle Barthimée (S. MARC, X, 46), et celui de Zachée (S. LUC, XIX, 58). Ces prodiges n'advinrent pas dans le village moderne, qui porte le nom antique, s'élevant sur la ville des Croisés. Mais

dans celle d'Hérode-le-Grand marquée, 2 kilomètres à l'ouest d'Er-Riah, par les ruines du château de Cypros. Dans la Jéricho moderne, — *Er-Riah* pour les Bédouins, — une petite chapelle dédiée au Bon Pasteur a été érigée en 1925.

Nous n'allongerons pas plus cette liste fastidieuse qui oublie encore certains lieux de moindre importance. Mais il est bon de noter ici que, sur ces 52 Sanctuaires récupérés par la Custodie de Terre-Sainte et desservis par eux au nom de l'Eglise, 3 le sont en commun avec des sectes schismatiques : le Saint-Sépulcre, le Calvaire et Bethléem. Les vaillants Gardiens n'ont cessé et ne cessent pas de réclamer aux autorités compétentes la possession de 15 autres Lieux-Saints usurpés au cours des siècles, au mépris de tous les droits. Ainsi restreinte pourtant aux seuls Sanctuaires de la Palestine, la gamme de ces dates chronologiques de rachat, chante la vigilance indéfectible exercée par la Custodie et ses Ministres pour remplir honorablement le mandat maintes fois renouvelé au cours des siècles, les constituant Gardiens des Lieux-Saints.

Comme ils ont reçu et disposé jadis, ainsi encore ils reçoivent et disposent, en faveur de ces Sanctuaires, des aumônes envoyées par la Chrétienté, non sans les licences expresses de la S. C. de la Propagande qui en reçoit dûment les rapports annuels, et non sans en faire une large part au Patriarcat Latin. Il y a beaucoup de fait. Mais il s'en manque que tout soit vraiment digne de l'Eglise catholique et de son Divin Fondateur.

La nomenclature de ces laborieuses récupérations tient en quelques pages. Il faudrait des volumes pour relater les négociations compliquées qui les menèrent

à bonne fin. La correspondance diplomatique échangée entre la Cour de Rome, les rois chrétiens, la Sublime Porte et la Custodie permet de constater qu'il n'est guère d'exemple d'une mission particulière accomplie dans des conditions aussi pénibles. Et lorsque les Sanctuaires étaient récupérés, on peut dire que tout commençait. Leur défense et leur conservation devenaient plus pénibles encore. Les empiètements les plus audacieux étaient permis ou tolérés au détriment des droits les plus élémentaires. L'ombre d'une difficulté : la position d'un tapis, d'un cierge, d'un clou ; un simple incident sans aucun rapport avec les Sanctuaires ou le culte, prenait des proportions de catastrophe. Des sommes fabuleuses ne réussissaient pas toujours à les prévenir et à les conjurer. Les aumônes mandées de la Chrétienté qui, — à travers les mailles d'un vol organisé, — parvenaient à Jérusalem, pour importantes qu'elles fussent, demeuraient toujours au-dessous des exorbitantes exigences des Musulmans. Les Religieux connurent la misère noire et des angoisses sans nom ; traqués dans leurs couvents, obligés de se cacher dans des oubliettes ou de s'enfuir de nuit et déguisés, pour échapper à la mort. Les privations de toutes sortes, jointes à de perpétuelles appréhensions, faisaient de leur vie une agonie de tous les jours.

Sans nous arrêter à la haine-née des Juifs pour ce qui est chrétien, la jalousie intransigeante et fourbe des églises séparées, leur ménagea de dures épreuves. Le fanatisme musulman tint à gloire de se montrer à la hauteur de sa civilisation et de sa foi. La procession des victimes dans les rangs des Frères Mineurs commença en Syrie, 2 ans après leur arrivée, en 1219. On compte environ 3.000 Religieux qui,

après des tortures féroce­ment variées, subirent la mort des mains de ces nobles fils de l'Islam. Pour remonter à une époque presque lointaine, 1537, le Custode de Terre-Sainte avec des Religieux étaient enfermés à la forteresse de Jérusalem, tandis que les autres étaient conduits en prison à Damas. Le Père Custode mourut dans son cachot avec 8 de ses Religieux. Les autres furent libérés après 38 mois de captivité, grâce à une forte rançon versée par les princes chrétiens. Pendant ce temps-là, les Arméniens schismatiques, à qui on avait remis les clés de nos maisons, s'emparaient de l'insigne relique de la Vraie Croix vénérée au Saint-Sépulcre. L'autel-reliquaire est toujours vide.

Le massacre de nos Religieux en Arménie en 1920, et l'assassinat du P. Léonard Bellucci en 1927, amènent ce long cortège de martyrs jusqu'à nos jours. Aux Grecs schismatiques l'honneur des rixes sauvages et sanglantes survenues à la Crèche de Bethléem en 1873, au Saint-Sépulcre en 1901 et 1925. Ni les uns ni les autres ne sont pour le désarmement.

Mais Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Venus en Palestine pour mener la vie évangélique, moins que partout ailleurs le disciple ne devait être au-dessus du Maître. Et les Frères Mineurs se sont réjouis d'accomplir en leur corps ce qui manquait à la Passion du Christ, (COLOSS. I, 24). Leur vie fut mêlée d'âpres luttes, mais elle connut aussi de purs triomphes. Ils versèrent des larmes bien amères mais ils goûtèrent des joies inénarrables.

S'il est vrai de dire que *la plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime*, — et l'assertion a de l'autorité, — les Frères Mineurs ont

prouvé leur attachement à la Terre-Sainte. Leur vie et leur mort le disent.

Or, la parole la plus sainte, comme la parole divine elle-même, ne peut et ne doit s'écrire qu'avec le sang.

VIII

LES AMBASSADEURS DE LA CHRÉTIENTÉ.

En confiant la garde des Lieux-Saints aux Frères Mineurs, il était dans l'intention de l'Eglise, — comme le prouve abondamment une suite interminable de documents pontificaux dans nos Archives, — que les Religieux considérassent les cérémonies liturgiques sinon comme un devoir unique, du moins comme une de leurs principales occupations. En cela comme en tout le reste, la volonté de l'Eglise devint une loi. Et cette loi fut jusqu'aujourd'hui scrupuleusement observée.

Priviligée entre toutes les églises de la Terre-Sainte fut la Basilique du Saint-Sépulcre. La petite communauté de Franciscains blottie prisonnière dès 1335, et peut-être même avant, dans le vénérable Sanctuaire s'astreignit, et l'est encore, à la récitation ou au chant, — selon le degré de solennité des Offices, — des Heures canoniales, de jour et de nuit. A notre époque, tous les matins, après les messes très matinales des Gardiens et des pèlerins sur le Saint Tombeau et les 7 autres autels latins de la Basilique, on célèbre, sur le Saint-Sépulcre même, une messe solennelle avec ministres sacrés, chant et musique.

Chaque soir après l'Office des Complies, la communauté franciscaine de la Basilique, renforcée par des Religieux de Saint-Sauveur désignés à tour de rôle à cet effet, processionne aux 13 Sanctuaires rappelant la Passion du Sauveur, disséminés dans le vaste temple. Ce pieux exercice revêt une splendeur extraordinaire chaque samedi du Carême, grâce à la beauté des céré-

monies et du chant, et au concours des Religieux et Religieuses de toutes les communautés de Jérusalem, des pèlerins et des personnes pieuses. Dans la nuit de chaque samedi du Carême, la Communauté de Saint-Sauveur précédée de ses hauts dignitaires, se rend à la Basilique pour le chant des Matines et des Laudes solennelles. Une procession au flambeau quitte le Chœur au *Benedictus* des Laudes, pour aller encenser le Saint-Sépulcre, pendant que les hymnes liturgiques soutenues par la voix des grandes orgues, le magnifient à leur manière. Aussitôt l'Office terminé commencent les messes basses de communion, — il y a foule, — au Calvaire et autres autels latins. Le Saint-Sépulcre est à cette heure réservé aux Grecs schismatiques qui y ont leur messe pontificale.

Le matin à 8 heures, dans la Chapelle de Sainte-Madeleine devenue cathédrale, messe solennelle avec chant et musique, prédication quadragésimale en langue arabe, bénédiction papale. On ne peut que rappeler ici très brièvement la solennité des cérémonies de la Semaine Sainte. Le Dimanche des Palmes avec son cortège autour du Saint Edicule au chant triomphal de l'hymne *Aurora*. Les Ténèbres solennelles du Mercredi-Saint avec répons en musique et faux-bourçons qui rappellent ceux de Saint-Jean-de-Latran. La messe pontificale du Jeudi-Saint sur l'autel d'argent devant le Saint-Sépulcre. Dans l'après-midi, le pèlerinage silencieux des foules qui traversent en priant tout bas le Cénacle, profané par une mosquée. L'Heure Sainte de la nuit à Gethsémani, dans la Basilique éclairée au clair de lune, devant le rocher qui fut baigné il y a vingt siècles par le Sang divin. L'adoration de la Croix le Vendredi-Saint ; le Chemin de la Croix sur la

Voie douloureuse; la procession nocturne dans le Saint-Sépulcre, avec ses sermons en arabe, en grec, en anglais, en espagnol, en allemand, en français et en italien. L'effigie du Christ déclouée de la Croix par les diacres au Calvaire, ensevelie avec des aromates et des parfums sur la pierre de l'Onction, portée dans le linceul sur la pierre du Sépulcre, avec un cortège d'hymnes et de prières adaptées, très émouvantes. Puis les cérémonies du Samedi avec les diverses bénédictions et l'annonce des joies pascals. La Messe solennelle de Pâques et la Procession du Cierge pascal dans la Basilique toute bourdonnante de cloches et d'alléluias. Et, le soir comme Cléophas et son ami, le départ des Religieux à pied pour le Castel d'Emmaüs, à 60 stades de Jérusalem. Toutes choses qui se sentent et que l'on vit, mais impossible à raconter.

La Basilique de Nazareth ; l'église *Sainte-Catherine* contiguë à la Basilique usurpée de Bethléem, comptent elles aussi plusieurs grandes fêtes avec messes pontificales. Celles du *Thabor* et de *Gethsémani* reçoivent pour leurs solennités particulières des renforts des couvents voisins. Les églises du *Lithostrotos* et de la *Flagellation*, *Saint-Jean dans la Montagne* et *Emmaüs* ont près d'elles des communautés qui suffisent aux plus belles manifestations du culte.

Un toujours émouvant pèlerinage est celui du Chemin de la Croix hebdomadaire sur la Voie douloureuse. L'exercice est annoncé à la ville par le glas, tinté à 3 heures, à la Basilique du Saint-Sépulcre.

Les communautés franciscaines de Jérusalem auxquelles viennent se joindre des Religieux et des Religieuses, des fidèles et des pèlerins, partent du Prétoire de Pilate à la Tour Antonia pour suivre à

travers la ville le Sauveur à la trace de son Sang. Devant chacune des Stations, on évoque brièvement le mystère douloureux et, à genoux dans la rue, on récite les prières d'usage pour le gain des Indulgences.

Cet exercice si pieux, et qui se poursuit, selon la coutume immémoriale à travers les bazars encombrés de gens et de bêtes, inspire le respect même des musulmans.

Plusieurs Sanctuaires cependant n'ont qu'un prêtre résident : *Bethphagé*, la *Visitation* et *Jéricho*; *Cana Tibériade* et *Capharnaüm*. Les chapelles sont closes, hors l'époque des pèlerinages, à : *Naïm*, *Séphoris*, *S.-Barthélemy de Cana*, *S.-Jacques de Yapha*, *Notre-Dame de l'Effroi*, au *Désert de Saint-Jean* ; la *Maison de Saint Joseph*, la *Grotte du Lait* et le *Champ des Pasteurs* à Bethléem ; le *Dominus flevit*, la *Grotte de la Prière* et les *V<sup>e</sup>* et *VII<sup>e</sup>* Stations de la Voie douloureuse, à Jérusalem.

Ces Sanctuaires clos, commémorant des souvenirs évangéliques, situés en dehors souvent des itinéraires des pèlerinages et par conséquent, déserts ; les autres desservis par un seul prêtre entouré de quelques fidèles, devaient-ils donc rester une partie de l'année dans l'isolement ? Fallait-il donner le spectacle de notre tiédeur négligente aux chrétiens indigènes et aux pèlerins catholiques ; aux sectes séparées surtout ? Et que cela tournât au mépris de la religion et de l'Église comme au scandale des âmes ? Il n'en pouvait être ainsi. C'est pourquoi la Custodie de Terre-Sainte a résolu merveilleusement le problème en instituant les pèlerinages officiels des Religieux à tous ces Sanctuaires.

Ces visites saintes s'exécutent sous la présidence

des Supérieurs majeurs de la Famille franciscaine de Palestine. Elles ont été fixées et elles sont organisées chaque année d'après un tableau publié à cet effet, avec des dates variant avec celle de Pâques. Les grandes communautés de la Custodie assument, avec celui des visites, les devoirs de surveillance sur les Lieux-Saints situés dans leur territoire. Pour donner une idée de ces visites sacrées, voici un bref résumé de ce qui se passe sur le Mont des Oliviers, le Jour de l'Ascension, dans un Lieu-Saint profané par une mosquée, et où nous ne jouissons que de ce privilège:

Dans la rotonde à ciel ouvert attenant à la mosquée, un édicule renferme la pierre empreinte par le pied du Sauveur quittant la terre. C'est du moins la tradition. L'intérieur du gracieux Sanctuaire a été tendu de tapisseries, meublé de petits autels, d'un harmonium, jonchée de buis, de romarin et de fleurs. A 3 heures, de l'après-midi, la veille de la Fête, la communauté de Saint-Sauveur s'est transportée sur la montagne pour y chanter les Premières Vêpres solennelles. Des Religieux et des Religieuses de la ville et des pèlerins nombreux, comme à une Portioncule palestinienne satisfont leur dévotion auprès de la pierre-relique. Le soir venu, les Religieux prennent un léger repas sous des tentes dressées pour eux dans la rotonde. Avant de se reposer, ils récitent Complies sous le regard des étoiles.

A 11 heures de la nuit, une cloche argentine appelle les Religieux à Matines. Cet Office suivi des Laudes, est chanté solennellement — comme d'ailleurs celui des Vêpres, — avec ministres sacrés, chapiers, chants et musiques. L'assistance déborde l'édicule, remplit la rotonde et envahit les pentes de la montagne. Dans

l'ombre, des confesseurs entendent les pénitents qui veulent communier. Car sitôt l'Office terminé, commencent les messes sur tous les autels. Les communions sont aussi nombreuses que les personnes pieuses qui assistent à ces offices avec dévotion. Les messes se poursuivent jusqu'à 8 heures du matin, souvent plus tard. A 9 heures, messe solennelle de la Fête précédée des Heures chantées, et suivie des Prières qui assurent le gain des Indulgences concédées pour cette visite.

Le Lieu où se fait ce pèlerinage apporte son élément de beauté que vient embellir la saison. Et le souvenir de la scène évangélique du Sauveur s'élevant dans les airs pour remonter à son Père n'est pas le moindre adjuvant à la piété. Du Mont des Oliviers le regard plonge d'un côté sur les déserts de Juda, descendant jusqu'à la Mer Morte derrière laquelle se dentellent les monts lilas de Moab. De l'autre, la Vallée de Josaphat avec Gethsémani et le Cédron, au fond du ravin; puis les Murailles du Temple et la Porte Dorée, derrière lesquels Jérusalem avec ses clochers, ses campaniles, ses minarets. Dans ce décor, la fête prend l'allure d'un "*pardon*" de Bretagne, avec les binious en moins, et les danses. Il y règne une grande cordialité beaucoup de piété, tout cela laisse de doux souvenirs, sans compter les grâces.

Le pèlerinage de novembre aux bords du Jourdain avec ses messes sur les rives du fleuve doré où Jésus reçut le Baptême. Puis la visite à Jéricho et au Mont de la Quarantaine. Puis le pèlerinage de juillet à Béthanie, avec ses messes dans le Tombeau de Lazare; la lecture chantée de l'Évangile de saint Jean sur le lieu du miracle. Puis les stations du retour à la *Pierre*

du Colloque et à Bethphagé, à la *Grotte des Enseignements* (Carmélites), et à l'Ascension ; au *Dominus flevit*, à la *Grotte de la Prière*, pour se terminer à la Basilique de *Gethsémani*. Ces visites, dans leur diversité, offrent un grand charme, nourri de réminiscences évangéliques fleurissant à chaque pas.

Il ne sera pas sans intérêt d'énumérer ici ces pèlerinages faits officiellement par la Custodie au nom de l'Eglise et de la Chrétienté, plus particulièrement de ses Bienfaiteurs de l'univers entier. Voici le programme publié pour l'année 1931, en suivant l'ordre chronologique.

Sanctuaire du *Lithostrotos* : 3 Février et III<sup>e</sup> vendredi du Carême. VII<sup>e</sup> Station : 27 février et II<sup>e</sup> vendredi du Carême. *Tombeau de Lazare* : V<sup>e</sup> vendredi du Carême et 22 juillet. *Calvaire*, Notre-Dame des Sept Douleurs : VI<sup>e</sup> vendredi du Carême ; Vendredi-Saint ; 14 septembre. V<sup>e</sup> Station : Lundi-Saint. *Flagellation* : Mardi-Saint. *Gethsémani* : Mercredi-Saint, Jeudi-Saint, Précieux-Sang, 15 août (pour l'Assomption, le *Tombeau de Notre-Dame* tout voisin nous étant interdit). *Cénacle* : Jeudi-Saint. En revenant : Maison d'Anne, Palais de Caïphe, Eglise Saint-Jacques le Majeur, Eglise Sainte-Marie-Marc ; ces quatre stations chez des Schismatiques. *Saint-Sépulcre* : 15 juillet. *Emmaüs* : Lundi de Pâques. *Mont des Oliviers* : Ascension. *Cénacle* : Pentecôte. *Eglise Sainte-Croix* au Saint-Sépulcre : 3 mai. *Dominus flevit* : 26 juillet. *Eglise Sainte-Anne* : 8 septembre. *Cimetière* : 2 novembre. *Jourdain* et *Jéricho*, 16 novembre.

Ce programme est celui de la communauté de Saint-Sauveur. Il compte plus de deux pèlerinages par

mois. Un coup d'œil maintenant sur ceux des centres principaux : Bethléem, Saint-Jean et Nazareth.

A Bethléem, comme au Saint-Sépulcre, la communauté se rend tous les jours en pèlerinage, au chant d'hymnes appropriées, aux sanctuaires de la *Grotte de la Nativité* et à l'*Autel des Mages*. Puis aux chapelles souterraines : de *Saint-Joseph*, qui commémore la Visite de l'ange annonçant le départ pour l'Égypte ; des *Saints-Innocents*, sur le puits où furent jetés les corps de ces Fleurs des martyrs ; des *SS. Paule et Eustochie* ; de *Saint-Eusèbe de Crémone* ; de *Saint-Jérôme*, dans la chambre où il composa ses célèbres Commentaires sur la Bible.

A la "*Grotte du Lait*," se font les exercices paroissiaux du *Mois de Marie*, sans compter la messe quotidienne. Tous les mercredis, on célèbre la sainte Messe dans la chapelle sise sur la *Maison de Saint-Joseph*. Un pèlerinage solennel a lieu le jour de Noël dans l'après-midi au *Champ des Pasteurs*.

A Saint-Jean dans la Montagne, comme à Bethléem et au Saint-Sépulcre, la communauté fait son pèlerinage quotidien à la *Grotte de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste*. Le 24 juin, la fête du saint Précurseur est solennellement célébrée, au milieu d'un concours de peuple, accouru de tous les alentours, au *Désert de Saint-Jean*. Le gracieux Sanctuaire de *La Visitation* a sa fête solennelle le 2 juillet. Dans le site agreste et particulièrement charmant qu'il occupe, le petit oratoire est le but de multiples pèlerinages qu'aiment à y faire les jours de congé, les Orphelinats ou Pensionnats de Jérusalem, lesquels ne manquent pas d'y chanter le *Magnificat*, sorti ici du Cœur Immaculé de Notre Mère.

A Nazareth, comme à Saint-Jean, à Bethléem et

au Saint-Sépulcre, la communauté visite tous les jours la *Grotte de l'Annonciation*. La famille religieuse assure de plus les pèlerinages suivants :

*Cana* : II<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie. Au *Précipice* : Mardi de la III<sup>e</sup> semaine de Carême. *Mensa Christi* : Mardi de la semaine de la Passion. *Naïm* : 4 mai. *Capharnaüm* : 28 juin : *Tibériade* : 29 juin. *Mont-Carmel* : 15 juillet. *Saint-Jacques* d'Yapha : 25 juillet. *Séphoris* : 28 juillet. *Thabor* : 6 août. *Saint-Barthélemy* de Cana 25 août.

Comme on le voit, il n'est question ici que des pèlerinages aux sanctuaires de la Palestine, aux Lieux-Saints proprement dits. Avant leur récupération qu'on amorçait souvent ainsi, ces saintes visites se faisaient dans une insécurité admirable. On n'avait pas alors les moyens extra-rapides de transports, ni maints autres avantages offerts aujourd'hui aux plus pauvres par le progrès moderne. Même de nos jours cependant, tous ces déplacements, avec l'organisation matérielle qu'ils entraînent, ne vont pas sans sacrifices collectifs, personnels et pécuniaires. Mais qui pourrait dire que notre sainte foi n'en reçoit pas, aux yeux des sectes séparées et des incrédules, un éclatant hommage ; l'Église, un élément de prestige et d'autorité ; les Lieux-Saints, un singulier tribut de vénération ; nos Bienfaiteurs, un renfort de secours spirituels ; et les pèlerins eux-mêmes, de bien douces consolations.

Ni l'Église, ni les Lieux-Saints, ni les Bienfaiteurs, ni les pèlerins ne s'en plaignent. Mais cela ne va pourtant pas sans critique, sans doute pour qu'un mot de (S. MATH., VII, 6). trouve ici des applications limpides. On est pour le moins surpris d'entendre des

réflexions géniales de ce genre : les Franciscains sont toujours en procession. Il faudrait d'abord prouver que ces cérémonies instituées par l'Eglise sont aussi inutiles pour tout le monde que pour ces gens-là. Sûrement, un apôtre en limousine, allant donner des conférences au radio, est plus à la mode.

Serait-ce au fond plus efficace pour les âmes ? Autant nier la puissance de la prière et son utilité. Le serviteur des Clarisses de Jérusalem et de Nazareth, celui qui devint plus tard le Père de Foucault, conservant le Très-Saint-Sacrement dans son ermitage du Sahara, doit sembler bien arriéré à ces chrétiens *up to date*. Mais laissons les morts ensevelir leurs morts.

(MATH, VIII, 22).

Les plus grincheux, avec un minimum d'esprit de foi, et d'esprit tout court, — pourront cependant reconnaître que, pour assez moderne qu'en soit le monde actuel, voici une garde d'honneur et un service de vénération bien organisés.

Faites ainsi par la Custodie d'une manière officielle, selon un protocole scrupuleusement suivi, ces visites revêtent l'importance et la solennité d'une mission extraordinaire de divine diplomatie, — celle de l'Eglise militante auprès de l'Eglise triomphante. Mission d'amour confiée aux Fils du Crucifié de l'Alverne pour être accomplie au nom de l'humanité rachetée.

“ Or, l'amour tient en ceci de la nature divine : c'est qu'il se donne s'en s'appauvrir, qu'il se communique sans se diviser ; qu'il se multiplie sans s'amoin-drir qu'il est présent en plusieurs lieux à la fois ; et que son intensité augmente à mesure qu'il gagne en étendue. ” (OZANAM).

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. . .

IX

SUR LES TRACES DES APÔTRES

Les Frères Mineurs se sont dépensés avec une constance et un zèle dont on a pu voir les effets autour des vénérables Sanctuaires de la Terre-Sainte. Ce fut, dès la première heure, leur unique mission.

Cependant, ils ne pouvaient oublier que leur vie contemplative, puisée aux sources les plus pures, devait alimenter et soutenir une vie active correspondante, — un des aspects de la vocation franciscaine. Moins que d'autres, ils pouvaient ignorer l'élan donné au zèle apostolique par leur séraphique Père, et l'obligation découlant pour eux d'une volonté connue de leur Législateur.

Si on jette un regard rétrospectif sur l'Orient méditerranéen lorsque les Frères Mineurs arrivèrent sur les lieux abandonnés, après les Croisades, par le clergé séculier et régulier ; si l'on parcourt aujourd'hui les plaines immenses où blondissent d'opulentes moissons d'âmes, on pourra se rendre compte que là encore, les fils de saint François ont accompli leur devoir d'apôtres-nés. Ils ne sont pas restés inactifs, séquestrés dans l'obligation grave qui les retenait au service immédiat des Lieux-Saints. Après saint Paul, ils peuvent redire : *“ Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais nous avons été nuit et jour à l'œuvre ”* (THESSAL. II, 8).

Pendant que des Religieux restaient occupés aux multiples services des Sanctuaires et des pèlerins, comme aussi aux œuvres d'apostolat ou de bienfaisance nées auprès des Lieux-Saints, d'autres, — selon les

disponibilités du personnel, — étaient dirigés vers le sud pour y entreprendre les travaux de missionnaire. Ils s'établirent d'abord dans les centres d'activité de l'Egypte. Dans chaque port ils construisirent des asiles pour recevoir les pèlerins, prolongeant ainsi la Mission de Terre-Sainte à laquelle, filialement, ils rendaient d'importants services. Ainsi commencé, l'*Exode* se continua en Phénécie maritime et en Syrie, en Arménie et en Chypre, dans l'Asie mineure et la Thrace. Sur tous les points de l'Orient méditerranéen, depuis la Basse Egypte jusqu'à la capitale de l'Islam, les Frères Mineurs ont porté le flambeau évangélique et fait rayonner les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Qu'on nous permette de présenter ici la liste de ces fondations, avec toute la sécheresse d'une statistique, mais avec sa force aussi. Ce sont des faits accrochés à des dates. Rien n'est plus probant qu'un fait. Rien n'est plus têtù qu'une date.

A saint François revient l'honneur d'avoir, au Chapitre de 1217, envoyé Frère Elie ouvrir le premier foyer missionnaire en Orient. Le petit hospice d'Acre reçut la visite du Père en 1219, tandis qu'un autre asile s'ouvrait à Damiette. Se présentent ensuite dans l'ordre chronologique les fondations :

*Nicosie* en Chypre, 1226. En Syrie : *Damas* en 1233 et *Alep* en 1238. *Jaffa* en Judée, en 1252. En Phénécie : *Tyr* en 1255, *Tripoli* et *Beyrouth* en 1291. *Ramléh* en Judée en 1296. En Egypte : *Grand Caire*, 1307 ; *Alexandrie* en 1320. *Limassol* en Chypre, 1426. *Constantinople* en Thrace, 1427. *Larnaca* en Chypre, 1593. En Phénécie : *Harissa*, 1628 ; *Laodicée* en 1719. *Kafr Et-Zajat* en Egypte, 1850. *Tripoli de la Mer*, en Phénécie, 1852. *Bolack* en Egypte, 1852. *Maraask* en

Arménie, 1858. En Egypte : *Port-Saïd*, 1862 ; *Ismâïlia*, 1863 ; *Bacos*, 1866 ; *Ismâïlia Canal*, 1871. En Syrie : *Damanhur*, 1874 ; *Jénigè-Dalè*, 1875 ; *Knagè*, 1878. En Egypte : *Suez*, 1880 ; *Alexandrie-Marine*, 1881. En Arménie : *Aintab*, 1881 ; *Don-Kalè*, 1884 ; *Mugjuk-Deresi*, 1888. En Egypte : *Port-Tewfik*, 1888 ; *Mouharrem Bey*, 1890. En Syrie : *Kessab et Bagh-Giagna*, en 1901. En Egypte : *Alexandrette*, 1903 ; *Salahiéh* en 1919 ; *Port-Fouad* en 1928.

Cette dernière fondation porte à 62 le nombre des maisons qui relèvent de la Custodie de Terre-Sainte : 12 couvents réguliers, 43 résidences et 7 hospices. (1)

On n'attend pas de trouver ici le plus petit renseignement sur les débuts et la prospérité de ces centres chrétiens fondés par le zèle des Missionnaires. Dans toutes ces paroisses canoniquement érigées, dépendant des Vicariats apostoliques de l'Orient, le culte liturgique est partout en honneur. Mais il ne faudrait pas s'attendre à trouver dans plusieurs de ces pauvres postes, des basiliques et des églises comme celles de la Palestine. Cependant rien n'y offense la décence qui doit être le premier hommage à nos très saints Mystères, non toujours " *placés dans des lieux précieusement ornés* " selon le désir exprès de notre Père, à cause du séjour prolongé de Dame Pauvreté dans ces régions.

Ce sont des foyers de lumière et de chaleur où, dans la solitude, l'Ami attend, qui veut toujours parler au cœur.

Dans ces conditions, l'action spirituelle n'a pas cessé

1. — Le Vicariat apostolique du Canal de Suez, érigé dans ces dernières années, compte 5 maisons fondées jadis par la Custodie.

de se développer. Mais les pasteurs ne se sont pas cru dispensés du ministère de la parole. Ce sacramental est largement prodigué aux ouailles par les prédications quadragésimales, dominicales, mariales et autres. Sous cette rubrique de nourriture spirituelle, on peut ranger la rédaction et la diffusion de 8 périodiques imprimés en 4 langues différentes ; prêcheurs discrets qui vont porter les idées chrétiennes et les pensées pieuses à 13,000 fidèles.

Ce rayonnement de la Présence divine et de la Parole de Dieu n'atteint pas seulement la famille catholique, mais encore les membres des dissidences orientales que le zèle des missionnaires tente de ramener à la Vérité. Dans de vieilles *Annales*, ce bilan de conversions pour l'année 1698 : 5 Coptes schismatiques ; 7 Arméniens *idem* ; 11 Grecs *idem* ; 1 Turc ; 2 Syriens-Jacobites ; 1 Prêtre arménien schismatique ; 2 Prêtres Grecs *idem* ; 2 Diacres grecs *idem* ; 5 Réconciliés.

Pour se rapprocher de notre époque, dans le "*Diarium Terræ Sanctæ*" (ANN., IX) on trouve la statistique envoyée en 1903 par les Missionnaires, à la S. C. de la Propagande, par la voie de la Curie Générale. On sait qu'au Chapitre Général de l'Ordre, tous les 6 ans, les Ministres doivent présenter le bilan des "*profits spirituels*" recueillis dans leurs Missions. Celle qui nous occupe se lit ainsi : Baptêmes d'enfants : 12,484. Baptêmes d'adultes : 94. Abjurations et conversions : 867. Quelques pages plus loin, est indiqué qu'en 1908, nos apôtres menèrent à bonne fin la conversion de : 26 Arméniens ; 21 Grecs ; 9 Coptes ; 10 Protestants ; 2 Juifs ; 1 Musulman ; 1 Grec orthodoxe et 6 Réconciliations. En 1910 : 57 Arméniens ; 11 Grecs ; 11 Protestants et 2 Juifs.

Ces statistiques prises au hasard parlent éloquemment pour contredire ceux qui ont chanté sur tous les tons l'inertie des Franciscains pour le salut des âmes. Si on peut se faire une petite idée de ce que, — en Orient surtout, en ce pays où l'hérésie, le schisme et l'erreur ont créé un état d'âme si particulier, — il a fallu de tact et de patience, de science et de bonté pour amorcer ces conversions dans un milieu où souvent l'obstacle vient des catholiques indifférents ; pour cultiver ces âmes et les éprouver, les défendre et les conserver à l'Eglise, on pourra tout de même avouer que ce ministère, — si ingrat soit-il parfois, — doit compter dans les œuvres apostoliques.

Dans les paroisses normalement organisées par la Custodie, les œuvres de toute première importance de l'éducation et de l'instruction ne pouvaient être négligées. Elles ne le furent pas. Ce sont les conditions essentielles de toute pénétration chrétienne, hier comme aujourd'hui et toujours. Dès 1634 la Custodie recevait de la S. C. de la Propagande le Décret lui enjoignant d'ouvrir 7 Ecoles dans le Liban. A cette époque donc, "*les Ecoles de Terre-Sainte*" avaient déjà fait leurs preuves, et donné des résultats tels, que Rome désira en faire bénéficier de plus lointaines et plus désolées missions. Cette œuvre n'a jamais cessé de fonctionner, sans flûte ni grosse caisse. Elle a formé la génération chrétienne actuelle.

Actuellement, la Custodie dirige par ses Religieux, Pères et Frères, — et par d'autres Instituts enseignants : *30 écoles gratuites avec 100 professeurs* pour 2,885 garçons ; *48 institutrices* pour 1,005 filles. Sans compter *2 Orphelinats* des deux sexes, avec environ 200 enfants. Nous n'avons pas, bien entendu, une

Université comme celle de Beyrouth. L'élite intellectuelle et les professions libérales ne fleurissent guère dans l'ambiance des Cours gratuits. L'exception comme toujours confirme la règle. Dernièrement, l'un de nos enfants réussit à passer, par correspondance, son Brevet supérieur d'Etudes à Paris. Après des examens sur les mathématiques en préparation, le jeune homme ira étudier à Milan l'art de l'architecture. D'ordinaire, l'instruction hâtive et hâtée vise au résultat nécessairement pratique de gagner sa vie le plus tôt possible.

Cependant, la Custodie dirige depuis un demi-siècle le *Collège d'Alep*, qui n'est pas sans quelque notoriété. De cet institut si méritant et sans prétention, foncièrement éducateur et religieux, sont sortis des élèves qui, dans toutes les sphères de l'activité, même intellectuelle, font honneur à leur *Alma Mater*. Depuis peu, a été ouvert à Jérusalem le "*Terra Santa College*" magnifiquement situé et pourvu d'un confort extra-moderne pour la Palestine. Ses méthodes anglaises d'instruction et d'éducation lui assurent une prospérité que le sympathique accueil du début permet d'entrevoir sans optimisme exagéré.

A la sortie des écoles, les élèves possèdent d'ordinaire couramment la langue arabe, avec l'anglais, l'italien et le français. Ce n'est pas un mince atout que de parler quatre langues différentes dans la lutte pour la vie. La Custodie, cependant, s'est encore préoccupée d'offrir à ces jeunes gens les moyens d'apprendre des métiers susceptibles d'assurer leur subsistance. Les *Ateliers de Saint-Sauveur* d'où sortent des travailleurs honnêtes, divisés en huit sections principales, et comptant actuellement une centaine d'ouvriers.

Sans ordre ni transition on y trouve : ingénieurs, architectes, dessinateurs, forgerons et maçons, charpentiers et menuisiers, meubliers et ébénistes, mosaïstes et peintres, serruriers et mécaniciens, etc... Je n'ai garde d'oublier l'importante Typographie, la première, la plus moderne et longtemps la seule au pays, où l'on imprime en toutes les langues européennes et orientales. Il faut compter la reliure qui y est adjointe.

Pour les jeunes gens qui ne trouveraient pas de situation dans ces divers emplois, la Custodie ne refuse jamais de prêter conseil et appui, allant jusqu'à encourager l'industrie ou le négoce entrepris. C'est ainsi que les arts locaux de l'imagerie religieuse des "*Fleurs de Terre-Sainte*", des chapelets de nacre et de bois les mosaïques et les sculptures de bois d'olivier et de nacre ou de corail, des tissus et des broderies indigènes, sont nés. Toutes choses qui furent préparées dès autrefois sous l'inspiration de nos Pères, sous la rubrique "*Souvenir des Lieux-Saints*". Ces articles trouvent maintenant leur plus fort débouché auprès des Commissaires de Terre-Sainte à l'étranger. Par ces moyens les Bienfaiteurs sont remerciés, les Lieux-Saints sont connus et aimés, leur culte propagé. Et les œuvres en profitent.

Pour être complète, l'éducation ne doit pas viser seulement à l'utile et au pratique. Elle doit nécessairement embrasser aussi l'agréable. La culture d'une personnalité ne doit pas sacrifier les à-côtés de la vie active. La culture de talents, moins directement utilitaires, révèle à elle-même la noblesse de l'âme. Celle-ci doit planer en maîtresse au-dessus du terre-à-terre de l'existence, où l'exercice des facultés supérieures fait oublier au corps ses fatigues quotidiennes. C'est dans

cette pensée que les arts d'agrément n'ont pas été bannis de nos maisons d'éducation, toutes primaires qu'elles fussent.

Est-ce parce que l'enfant est né imitateur ? Peut-être ! Mais dans nos écoles, en général, les Cours de dessin linéaire et à main levée, — crayon, fusain, plume, pastel, aquarelle, — révèlent de réels talents, où se distinguent le goût de l'observation et l'art de "savoir voir". C'est le cas de répéter ici ; la valeur n'attend pas le nombre des années. On regrette de voir négliger ces dons naturels pour de plus lucratives, parce que plus nécessaires besognes.

La musique, instrumentale et vocale, reçoit de particulières attentions. L'enseignement et la pratique du piano comptent des élèves à la douzaine. Quelques pianistes de talents ont déjà pu être pourvu d'un harmonieux moyen de gagner leur vie. Plusieurs peuvent toucher les orgues ; et certains d'entre eux se révèlent de bons interprètes des classiques. Des fanfares ont été créées dans le double but de concourir à la joie des fêtes et de garder les jeunes musiciens d'amusements moins anodins. La fanfare de Bethléem, — que personne ne pensera à comparer à la "Garde Républicaine", — n'est pas la moindre fierté de la gracieuse bourgade. Sans doute parce qu'elle lui rappelle, un peu plus cuivrées peut-être, les voix angéliques annonçant Noël dans la grande nuit lumineuse de la Nativité du Christ.

On n'en sera pas surpris : la musique vocale est encore plus en honneur. C'est un élément de splendeur dans nos solennités religieuses. Les enfants ne sont pas plus haut que ça lorsqu'ils sont initiés à la gymnastique des gammes, soit par les leçons de solfège, soit

par les Cours pratiques de plain-chant, de faux-bourçons ou de musique. Aussi la réputation de nos "*Schola Cantorum*" n'est plus à faire. Elle ravit les pèlerins aux Offices Solennellissimes de la Semaine Sainte surtout. Quel triomphe nos petits chanteurs remporteraient dans des randonnées musicales en Europe comme en Amérique ! Mais il ne faut seulement pas leur en parler ; ils pourraient en rêver . . .

Le Chœur au complet est formé d'une centaine de voix de Religieux, d'ouvriers et d'enfants. Elle assume la justesse des plus aériennes comme des plus cavernesuses gammes, — depuis les chanterelles des voix d'enfants jusqu'aux bassons de nos artisans. La Chorale exécute les Grands Maîtres de la Musique religieuse : *Palestrina, Vittoria, Perosi*, etc. . . ; des Maîtres franciscains : *Hartmann, Marabini*, etc. . . d'autres encore bien connus : *Goller, Mitterer, Couturier*, etc. . . Des connaisseurs étrangers en ont fait et en font tous les ans les plus satisfaisants éloges. C'est faire celui du jeune *Maître de Chapelle* actuel qui est en même temps un organiste fougueux, Maître Lama, formé à notre *Orphelinat de Jérusalem*. Il est encore un compositeur de talent. Ses œuvres révèlent une haute tenue religieuse servie par un goût musical très sûr. Ajoutons qu'il est un répétiteur et un professeur rempli de patience, et donc de mérites ; et que sa modestie égale sa compétence.

Nul bouleversement économique ou autre n'a pu encore forcer la femme de ces pays à sortir du cadre familial pour gagner sa vie. Aussi aucune jeune fille n'oserait songer au Baccalauréat, ni ambitionner le Barreau, ni rêver de Clinique. Nos orphelines moins que les autres. Mais il ne faudrait pas croire pour cela

leur esprit inculte. Sous la direction de Religieuses, ces fillettes apprennent, avec les langues vivantes du pays ce que, en fait de sciences théoriques et pratiques, il n'est plus permis d'ignorer chez les personnes qui pensent. Et même un peu plus.

A cette instruction fondamentale visant à former l'esprit, — et l'on comprend bien que la partie religieuse n'est nullement négligée, — se joignent les cours d'économie domestique : couture, coupe, tricot et l'art d'accomoder les restes. Puis les arts d'agrément : broderie et peinture, chant et musique. Sûrement nulle d'entre elles ne saurait donner une critique impressionnante d'un roman de Bernanos, — et pour cause ! Ni même se pâmer sur le dernier cri de la mode, rue de la Paix. L'exposition de leurs travaux, faite une fois l'an, prouve infiniment plus d'esprit et du meilleur. Il se présente sous les formes les plus agréables et les plus pratiques qui soient. Les plus jolies aussi. Nos fillettes sont donc dressées à respecter la ligne antique de la vie féminine, basée sur une vie religieuse intense. Elles seront dignement et noblement : des femmes chrétiennes.

Des *Ouvroirs* continuent à recevoir les anciennes élèves, et les jeunes filles qui veulent se joindre à elles, lorsque, sous les yeux de leurs bonnes Mères et la surveillance de la Custodie, elles ont été mariées à d'honnêtes jeunes gens pourvus d'un métier qui leur assure la vie.

Pour en venir aux œuvres de bienfaisance proprement dites, il est juste de commencer par celle d'hospitaliser les pèlerins et de les guider, — tant au spirituel qu'au temporel. C'est la plus ancienne des œuvres de Terre-Sainte. Dès 1356 en effet, le pape Innocent IV mettait

sous la direction des Frères Mineurs l'Hôtellerie construite pour les pèlerins près du Cénacle par une noble dame florentine. Ce fut la première de nos " *Casa Nova* " Aujourd'hui au nombre de huit, disséminées un peu partout en Palestine, elles ont pu héberger en deux ans, 33,000 pèlerins. Quant aux *Guides*, chaque groupe de visiteurs est assuré de trouver en eux, dans sa langue, tous les secours désirables.

Après les voyageurs, les malades. Des *dispensaires*, des *Infirmes* et des *Pharmacies* furent ouvertes dès les temps anciens dans les principaux centres, avec des médecins franciscains et des infirmiers pour panser et soigner gratuitement ceux qui se présentaient. Les remèdes étaient distribués dans les mêmes conditions, sans distinction de race, de couleur, ou de religion. La Guerre a fait fermer ces asiles de charité, en réquisitionnant les pharmacies. Si l'on se reporte aux époques lointaines des épidémies, l'histoire de nos Religieux prend des allures de martyrologe. Les chroniqueurs calculent au nombre approximatif de 6,000 les Franciscains tombés ainsi victimes de leur dévouement au service des pestiférés.

Dans un pays où la paresse est une profession, les affamés sont le fond qui manque le moins. Mais les secours, on le comprend, ne sauraient leur être distribués sans discernement. Et à part les cas de force majeure, il ne serait pas permis de distribuer aux sectes ennemies de l'Eglise les aumônes qu'elle destine à ses enfants. Les Pères-Curés, connaissant leurs ouailles, dressent soigneusement les listes de besogneux, qui par eux sont munis de carte sur présentation de laquelle le secours est remis. Pour ne parler que du pain, au guichet de la *Boulangerie de Saint-Sauveur*

sont ainsi distribués *par semaine* plus de 6,300 pains de  $\frac{3}{4}$  de kilo. Pour les autres nécessités des pauvres : vêtement, logement, etc. . . ., les Pères-Curés parfaitement renseignés sur les besoins de chaque famille, voient eux-mêmes à leur venir en aide d'une manière convenable, sans leur ôter l'envie de gagner leur vie à la sueur de leur front.

On voudra bien remarquer, en terminant ce bref et incomplet résumé, que ces œuvres ne datent pas de 50 ans, ni même d'un siècle. Leur origine remonte à l'époque imprécise et lointaine, où, à l'un ou à l'autre de nos couvents, l'un de ces besoins urgents non catalogués alors, provoqua le geste secourable resté lui aussi sans fiche. Nous n'irions pas jusqu'à prétendre à *l'up to date* dans les méthodes suivies. Ni surtout qu'il n'y a plus rien à innover en cette voie. Un congrès des Curés de la Custodie pourrait dresser une liste abondante d'œuvres indispensables à créer, pour empêcher les Protestants de profiter de la misère des gens pour acheter leurs âmes. Mais il faut se rappeler que nous sommes en Orient, la patrie des traditions, le royaume des routines, en dehors desquelles tout devient suspect. Saint Paul a dû penser à cet état de choses lorsqu'il écrivait : " *Il faut se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ* ".

Evidemment, les Franciscains n'ont pu tout faire. Ils ne sont pas les derniers à le reconnaître et à le déplorer. Leur ministère des très longs débuts, s'apparente assez bien avec l'œuvre des défricheurs. Pour tailler dans cette contrée, devenue infidèle, le champ du Père de famille, ils durent abattre les halliers et défoncer les jachères. Puis, la semence jetée "*in nomine Domini*" enlever les épines et les pierres, et la défendre

contre les maraudeurs et les oiseaux de proie. Tout ce travail préliminaire accompli dans de pénibles conditions, permet aujourd'hui aux ouvriers de la onzième heure, — jusqu'en 1847 les Franciscains étaient seuls au pays — de trouver un terrain bien préparé à leurs gestes de semeurs, et même déjà fécond. S'ils peuvent amener des gerbes nombreuses dans les greniers du Père céleste, ils le doivent, après Dieu, aux obscurs éclaircisseurs qui remuèrent ce sol ingrat de leurs labeurs, et le fécondèrent de leur sang. “ *Qui seminant in lacrymis* ” rappellera toujours la tâche des anciens. De “ *In exultatione metent* ”, ils font un souhait bien sincère à leurs jeunes successeurs.

“ Il n'y a que ceux qui ne savent pas ce que c'est que le bien, qui demandent le salaire pour le bien. ”  
(MÆTERLINK.) Volontairement, les Frères Mineurs se sont faits, sur les traces de leur Séraphique Père, des serviteurs et des pauvres. “ *Il leur vaudrait mieux mourir que de se laisser enlever ce titre de gloire* ” (I, COR., ix, 15). Ils ne demandent rien de plus.

Mais si leur bonheur les juge, ils sont heureux.

X

LES PÈRES DE TERRE-SAINTE

Aux *Croisés pacifiques*, les reconquéranrs à la religion du Christ de la Terre sacrée, entre toutes, de l'Incarnation du Verbe de Dieu, abandonnée à l'Islamisme après l'échec des Croisades ;

Aux *Mandataires de l'Eglise*, les récupérateurs, avec l'aumône des peuples, leurs labeurs et leur sang, — des Lieux sanctifiés par la vie humaine de l'Eternel ;

Aux *Ambassadeurs de la Chrétienté*, qui ont assumé avec amour la mission de représenter l'Humanité croyante, priante et souffrante au Cénacle et à Gethsémani, sur la Voie Douloureuse comme au Golgotha ;

Aux *Apôtres de la foi*, veillant sur le bercaïl des âmes rachetées, et qui se sont lancés à la poursuite de la brebis égarée pour la ramener au seul troupeau sous un unique pasteur ;

Aux *Frères Mineurs*, fils du Séraphin d'Assise, qui ont servi fraternellement dans toutes les misères humaines, physiques ou morales, le Seigneur et le riche du songe de Spolète ;

La voix populaire, combinant avec un rare bonheur l'idée avec l'image, a donné un nom aux résonnances de vénération et de douceur.

Elle les appelle : LES PÈRES DE TERRE-SAINTE.

\* \* \*

Il semble juste, équitable, raisonnable et même salulaire de donner ici quelques notes brèves qui feront mieux connaître les Gardiens des Lieux-Saints, sur

lesquels courent tant de légendes. Sur cette famille religieuse d'Orient appelée officiellement : Custodie de Terre-Sainte.

Ce nom de *Custodie*, à l'étymologie assez limpide, remonte au temps de saint François ; adapté à la famille franciscaine de la Terre-Sainte, il exprime bien le sens de sa mission en Palestine. En somme, la Custodie est une Province essentiellement missionnaire de l'Ordre séraphique. Les Religieux sont soumis au Révérendissime Père Général, demeurant à Rome pour tout ce qui regarde la discipline régulière des personnes et des communautés. Mais la Famille religieuse relève de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour tout ce qui a rapport aux Lieux-Saints et à leurs Sanctuaires, aux paroisses confiées à leurs soins et aux œuvres adjacentes.

Recrutée dans vingt-deux nations différentes, la Custodie — pour ne pas dire comme LaPalisse, — est internationale. La différence existant avec les autres Provinces de l'Ordre. Mais dès leur arrivée sur le territoire de la Mission, les Religieux tombent sous l'obédience du Révérendissime Père Custode, dont le siège est à Jérusalem. Le Vénérable Prélat de la Custodie est honoré *ab antiquo*, comme on le sait, des insignes épiscopaux dans les cérémonies religieuses.

En 1627, la Sacrée Congrégation de la Propagande conférait au Gardien des Lieux-Saints, la juridiction spirituelle sur Jérusalem, Nazareth, Bethléem, et sur tous les autres endroits de Palestine, d'Égypte, et de Syrie, où les Franciscains avaient des couvents. Vers la fin du même siècle, le Révérendissime Père Custode était nommé Délégué apostolique avec juridiction sur

l'Île de Chypre. Grégoire XVI restreignit ces pouvoirs à la Palestine et à Chypre. En 1847, le rétablissement de l'antique Patriarcat latin de Jérusalem fit rentrer le nouveau Patriarche en possession des droits inhérents à sa charge. Le Révérendissime Père Custode, qui porte le titre de Gardien du Mont-Sion, conserve la juridiction spirituelle sur tous les Religieux disséminés sur le territoire de la Mission.

En souvenir de saint François qui fonda la Mission en envoyant Frère Elie comme premier Ministre de l'Orient en 1217, le Révérendissime Père est toujours un Italien. Pour le suppléer dans le gouvernement de la maison, est nommé un Vicaire Custodial au titre de Saint-Sauveur, lequel est toujours un Français. Pour le soin des affaires temporelles, un Religieux espagnol porte le nom et la charge de Procureur Général. Sa Paternité Révérendissime est assistée en outre d'un Conseil dont les membres sont choisis parmi les Religieux des grandes nations catholiques : italiens et espagnols, français et anglais, allemands et slaves.

Tout en ne formant qu'une seule famille, les Religieux se divisent en deux groupes : ceux appartenant à la Custodie, ou pour être nés au pays, ou y avoir été reçus à la Profession religieuse : ceux qui, inspirés par Dieu, viennent des Provinces franciscaines du monde entier, fournir un service de six ans ou plus à la Garde des Lieux-Saints ou aux soins des Missions. L'internationalité de la Custodie est un élément de sa popularité. L'une des raisons de ses succès apostoliques. Elle lui permet, en effet, d'atteindre les âmes, non-seulement des habitants du pays, sortis de toutes les nations du globe, mais encore des pèlerins de l'univers catholique ne cessant de visiter la Palestine et

ses Lieux-Saints. Avec ses 209 Religieux de famille et les 227 venus des contrées lointaines, la Custodie peut prêcher en grec en Chypre, en turc en Arménie, en arabe en Syrie, et en Palestine. Les groupes italiens et maltais, français et anglais, espagnols et flamands, polonais et allemands, tchécoslaves ou autres, peuvent être évangélisés dans leur propre langue. A l'église de Sainte-Catherine, à Alexandrie, on annonce la Parole divine le même dimanche, en arabe et en maltais, en italien et en français, en allemand, en slovène et en anglais.

Il serait contre la vérité de dire que la Custodie a suffisamment de sujets idoines pour ses œuvres. Mais on peut bien affirmer sans crainte d'être démenti par l'histoire, qu'il en fut toujours ainsi. Ce n'est pas la moindre croix du Révérendissime Père Custode et le moins lourd de ses soucis, que de se servir de toutes les compétences dont Elle dispose pour le bonheur des Religieux, le salut des âmes et la prospérité de la Mission.

Depuis toujours, cette carence de missionnaires, si néfaste à l'extention des œuvres d'apostolat, a préoccupé les Supérieurs majeurs de la Custodie. Dès 1620, le Révérendissime Père recevait à la vêtue dans l'Ordre franciscain, un jeune parent du Patriarche des Maronites. Ce jeune Religieux était prêtre en 1626 et rendit des services importants à la Mission pendant cinquante ans. On avait donc compris l'urgence du recrutement des missionnaires sur place. Autant pour favoriser le ministère auprès des indigènes, que pour permettre aux âmes de suivre l'appel de l'Esprit qui souffle où Il veut. La question du clergé indigène, — si opportunément soulevée en ces derniers temps, — est l'une

entr'autres de ces nouveautés que les Pères de Terre-Sainte ont découvertes depuis trois siècles et plus.

Les embryons d'Orphelinats, avec des installations de fortune ; les écoles paroissiales, avec leurs programmes rudimentaires furent les premiers jardins d'essai à la culture des vocations religieuses et sacerdotales. On n'eut pas du premier coup une organisation parfaite ni des résultats mirobolants. Les succès furent toujours, malgré les défections nécessaires, très appréciables. Puis, les choses se perfectionnant avec le temps, on en est venu à un état que beaucoup de Provinces de l'Ordre pourraient envier.

A Emmaüs, un *Collège Séraphique* reçoit actuellement une trentaine d'enfants. Sous une discipline paternelle, ils se préparent à devenir des Religieux et des sauveurs d'âmes. Ceux de ces adolescents reçus à la vêtureront dirigés vers Nazareth. On compte cette année 12 *novices*. Avouons que c'est un lieu idéal, entre l'Atelier de saint Joseph et la Grotte de l'Annonciation, pour grandir en âge comme en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Le Thabor les recevra ensuite, jeunes Profès, pour leur permettre de parfaire leurs *Etudes d'Humanité*, en se perfectionnant dans la pratique de la langue arabe, si nécessaire en Palestine. De là, ces Religieux descendront à Bethléem pour y apprendre l'art de raisonner, dans le langage de l'Ecole : *Philosophie*. Enfin, Jérusalem les attend pour leur offrir la *science théologique* nécessaire à la réception du sacerdoce. Divisés dans ces divers Cours, la Custodie compte actuellement trente-six Clercs.

Si des vocations particulières et des talents émergent au cours de ces longues études, ces sujets seront en-

voyés à notre *Séminaire des Missions, à Rome*. S'ils acquièrent le grade de Lecteur ou celui de Docteur, ils pourront servir mieux et honorer davantage leur Mère, la Custodie qui n'a rien épargné pour leur formation religieuse et intellectuelle, comme pour leur culture générale.

Une "*Ecole Biblique*" est ouverte à Jérusalem à de nombreux Prêtres-Elèves venus de toutes les Provinces de l'Ordre. Ils y préparent une thèse qui leur permettra d'ambitionner le titre de Docteur en Ecriture Sainte, et les mettra en moyen de professer cette science avec compétence. Spacieuse et claire, l'Ecole est aménagée tout à fait à la moderne. Elle possède une *Bibliothèque technique* déjà considérable et élégamment disposée, enrichie encore d'une *Pinacothèque* remarquable. De plus, un *musée numismatique*, — le plus riche de la Palestine. Puis enfin, une ébauche de toutes sortes de *musées*, comptant de très rares pièces et d'intéressants spécimens.

Avant que la science archéologique ne prit l'ampleur et l'importance de ces derniers temps, les Pères de Terre-Sainte ont étudié avec amour les sites palestiniens dont ils avaient la garde. Avec un attachement très réfléchi pour les antiques traditions transmises par les anciens, mais non pourtant sans négliger les éléments de critique fournis par la confrontation des textes évangéliques et historiques, ils ont consacré le meilleur de leur talent et de leur cœur à faire connaître et à faire aimer nos Vénérables Sanctuaires. Un de nos Annalistes, écrivant il y a cinquante ans, a tenté un essai de *Bibliographie franciscaine de la Terre-Sainte*. Sur les 785 auteurs qui, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle ont écrit en toutes les langues sur les Sanc-

tuaires des Lieux-Saints exclusivement, 569 sont des Frères Mineurs. Parmi eux, plusieurs font autorité *Quaresmius*, en latin ; *Calahorra*, en espagnol ; *Da Civezza*, *Da Maleo*, en italien ; *Boucher* et *Roger*, en français ; *Surius*, en flamand, etc... etc... Sans compter le monumental ouvrage *Bio-Bibliographia di Terra Santa* du P. *Golubovich* ; les premiers *Guides* du Frère *Liévin de Ham*, remis au point des découvertes modernes, plus tard par le P. *Maestermann* ; et toutes les autres œuvres du même Père traduites en toutes les langues.

Pour favoriser ces travaux d'érudition et de critique, la *Bibliothèque de Saint-Sauveur* s'est constituée au cours des siècles. Elle ne compte cependant que 16,000 volumes, avec un double catalogue pour faciliter les recherches. Elle s'honore d'avoir doté l'*Ecole Biblique* d'ouvrages indispensables aux hautes études qui s'y poursuivent, devenus rarissimes. La *Bibliothèque ouverte au public*, conserve encore un nombre respectable d'Incunables et des collections précieuses qui peuvent être consultées par tous. Pour mémoire seulement, il convient de noter encore, à l'honneur de l'activité intellectuelle de nos anciens et nouveaux Pères, de nombreuses collaborations aux *Revue*s scientifiques étrangères, et aux journaux du monde chrétien, sans compter, bien entendu, les éditions d'ouvrages étrangers à la Terre-Sainte.

Dans le vaste champ des activités missionnaires, parcourus à vol d'oiseau, si tous les Religieux font généreusement leur part de la tâche à eux confiée, la réalisation en coûte beaucoup moins à ceux qui, nés ou venus jeunes au pays, se sont acclimatés à l'Orient. Pour les autres, transplantés souvent tard

des régions tempérées ou froides du globe en ces contrées torrides et malsaines de l'Asie, l'épreuve est pénible. Souvent la santé exige, même avant l'expiration des six années de service, le retour définitif du missionnaire à son pays natal. C'est l'impérieux besoin et la sage sollicitude de conserver les anciens missionnaires à leur tâche apostolique qui ont enclin la S. C. de la Propagande, — d'accord avec le Ministre Général de l'Ordre, — à leur consentir tous les six ans, sur leur demande expresse, une permanence de deux mois dans le climat toujours réconfortant de la patrie. La Mission y gagne de conserver ainsi les vétérans du ministère qui sont encore de compétents formateurs d'apôtres.

Dans un but de propagande en faveur des Lieux-Saints ; et aussi dans une pensée de reconnaissance pour ses Bienfaiteurs, la Custodie alloue annuellement à ses Religieux une quantité judicieusement fixée de "*Souvenirs*". Ils restent d'ailleurs libres d'en disposer ou non. La valeur de ces objets non réclamés, sera converti en honoraires de messes dites à l'intention du Religieux après sa mort. Ce don de la Custodie, — destiné au fond plus à ses Bienfaiteurs qu'à ses Religieux, — se double d'une bonne œuvre : elle encourage les industries exercées par nos bonnes familles chrétiennes, les protégées de toujours.

Mais où la Custodie prouve l'amour des siens jusqu'à la vie éternelle, "*jusqu'à la fin*", c'est dans la concession, non-seulement de messes mensuelles aux Frères comme aux Pères ; mais surtout pour les *suffrages* appliqués aux membres défunts de la Famille de Terre-Sainte, ou de ceux qui l'ont servie. Ces larges *aumônes de prières* et de Messes s'augmentent dans la

proportion des années de service prêté aux Lieux-Saints. Avec la fréquentation des vénérables Sanctuaires et le gain des Indulgences innombrables toujours à la portée de tous, c'est l'aimant qui attire et retient en Terre-Sainte les Religieux désireux de voir plus tôt leur Dieu face à face lorsque notre "*Sœur la mort*" leur ouvrira les portes de la Vie.

La Palestine, — la Judée surtout, — n'offre rien d'agréablement pittoresque à l'œil du pèlerin. Comme la fille du Roi, "*toute sa beauté est à l'intérieur*". Et cette beauté, partant, ne se laisse apercevoir que par l'âme.

Ainsi la Custodie. Elle ne réserve au dévouement de ses Fils que des sacrifices sans relief ; les travaux sans gloire et la prose sans élan des tâches quotidiennes, des besognes obscures. Une mort ignorée après une vie plus ignorée encore. Mais sa dette est celle de Dieu : une créance qui se paiera au centuple en monnaie d'éternité.

\* \* \*

Un jour entre les jours, dans le vieux, dans le très vieux temps, Frère Masséo suivait à pied en maugréant un peu l'âne sur lequel François recevait tout bonnement les ovations des foules. Et il se disait tout bas : Pourquoi lui ?... Bien sur il n'est pas ceci. Il n'est pas même cela. Et alors, pourquoi ? "

Avec un étonnement moins grincheux, mais plutôt admiratif, l'Ordre franciscain pourrait se poser la même question : " Pourquoi, moi, ai-je été appelé plutôt qu'un autre, aux glorieux labeurs de cette "*Perle des Missions* ? Pourquoi moi ?... "

Sans la moindre intention de scruter les jugements

de Dieu qui s'y entend *presque* aussi bien que nous à ordonner les choses, on peut l'assurer sans crainte de se tromper : cela n'advint pas sans de hautes raisons de convenance.

N'était-il pas convenable que la Tombe de l'Homme-Dieu fut gardée et défendue par les Fils du Crucifié de l'Ombrie ? L'Alverne avec sa prodigieuse Stigmatisation ne semblait-elle pas établir un lien entre Jérusalem et Assise, l'Ombrie et la Palestine ; et sceller un pacte entre le Stignatisé et le Rédempteur ?

N'était-il pas convenable aussi que les foules musulmanes, cupides d'argent et de voluptés eussent devant les yeux les disciples du Petit Pauvre d'Assise, observateurs de la plus stricte pauvreté, de la plus entière obéissance ; cupides eux aussi mais non des joies terrestres ; avides des ignominies de la Croix et du martyre.

N'était-il pas convenable encore que les Orthodoxes d'Orient eussent le spectacle d'une famille religieuse qui se déclare d'une manière toute particulière soumise à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, toujours prête à donner sa vie avec son sang pour la défense de sa Foi ?

Sûrement, François ne vint pas en Palestine par curiosité. Pas même par dévotion, dans le sens émotif que l'on donne maintenant à cette parole. Il savait mieux que nul autre trouver son *Dieu* et son *Tout* dans les fleurs des champs, les agneaux des prés et les colombelles des bosquets. Dans la solitude des monts comme au sein des foules enthousiastes, Dieu daignait répondre à son désir de Le voir.

François vint moins encore en Orient pour conquérir une contrée à l'apostolat de ses fils. Il leur avait donné

l'univers des âmes comme unique patrie. Mais ce qu'il ne cherchait pas, le Seigneur le lui a donné par surcroît. Si bien que par la voix autorisée du Vicaire de Jésus-Christ en terre, ses *Croisés pacifiques* et ses chevaliers de la paix seront constitués les gardiens de ce que l'Eglise possède ici-bas de plus précieux, — après l'Eucharistie. Et la preuve que la chose a été ratifiée par Dieu, c'est que la Custodie demeure.

Les siècles ont passé. Les lustres passent encore et les jours fuient. Les guerres ont bouleversé et renversent encore l'ordre ancien du monde. Les empires se sont effondrés et les monarchies s'englou-tissent. Les royaumes disparaissent et les dynasties sont rayées des puissances terrestres. Les rois sont détronés. Les rois sont déportés, les rois meurent.

Mais la Custodie de Terre-Sainte demeure.

Sentinelle inamovible et sûre, la Custodie demeure au poste du front, en ce pays où, plus que partout ailleurs, le paganisme et l'hérésie, le schisme et la décadence se liguent pour déclarer et poursuivre une guerre infernale et sans merci au catholicisme. Troupe d'avant-garde ou bataillon de réserve, retenue par aucune crainte, épouvantée par aucun assaut, arrêtée par aucun désastre.

La Custodie de Terre-Sainte demeure. Près des Lieux-Saints, elle lutte en priant, sourit en souffrant et meurt en chantant, pour empêcher que l'erreur, au moyen de l'astuce et de la violence, ne triomphe des droits éternels et intangibles de la Vérité.

La Custodie demeure par ordre des Souverains Pontifes. Son mandat fut maintes fois renouvelé au cours des siècles. Par elle, l'Eglise militante prie et souffre, travaille et attend dans une espérance qui

est une certitude. Forte des promesses de son Divin Fondateur, elle attend le jour où ses évangélistes auront rayonné sur toutes les contrées du globe et converti tous les peuples. Les ombres de la mort étant dissipées dans les âmes et les dissidences religieuses abolies sur la terre, tous viendront à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a été la *Voie*, qui est toujours la *Vérité* et qui sera à jamais la *Vie*.

En espérant ce temps heureux que rien encore ne laisse prévoir, les *Frères Mineurs, Gardiens des Lieux-Saints*, sollicitent humblement de la Chrétienté, leur pain quotidien. C'est tout ce qu'il leur faut à eux, les fils du Petit Pauvre de l'Ombrie.

Mais les *Ambassadeurs de l'Humanité* et les *Mandataires de l'Eglise* attendent aussi, d'un désir beaucoup plus ardent, le nécessaire qui leur permettra de racheter des mains indignes les Reliques profanées de notre Rédemption, auprès desquelles ils sont impuissants. Le nécessaire aussi pour les relever et les restaurer dignement selon la volonté de l'Eglise ; de les renfermer "*dans des lieux précieusement ornés*" comme le désire expressément le Séraphique Père.

*Non*, remarquons-le bien, *au nom de saint François, de l'Ordre Séraphique ou de la Custodie, mais au nom de l'Eglise catholique, apostolique et romaine* dont ils sont, — c'est leur indestructible gloire, — les simples mandataires depuis sept siècles, et les fils amoureux-ment soumis de toujours.

## QUELQUES ŒUVRES DE LA CUSTODIE

- 70 Sanctuaires en Palestine : Jérusalem, Bethléem, Nazareth, etc., confiés depuis 7 siècles à la garde des Franciscains.
- 49 Paroisses à travers la Palestine, l'Égypte, la Syrie, l'Arménie, et Chypre, avec 100,000 de 12 langues différentes.
- 90 Eglises ou chapelles de Mission, desservis par les Pères au profit des catholiques orientaux.
- 30 Ecoles gratuites avec 150 instituteurs et institutrices pour environ 6,000 enfants, non seulement catholiques, mais aussi de sectes dissidentes, à gagner à la foi.
- 60 Couvents, Résidences ou Hospices habités par 450 Frères Mineurs, avec Juvénat, Noviciat, Scholasticat, École Biblique.
- 2 Orphelinats, de garçons et de filles, avec 150 Orphelins.
- 8 CASANOVA desséminées en Palestine où, en 2 années, furent hospitalisés 33,000 pèlerins.
- CHAQUE PAROISSE** verse à ses pauvres, des secours de toutes sortes : loyers, vêtements, remèdes, etc.
- LE FOUR** de Saint-Sauveur distribue chaque semaine aux pauvres de Jérusalem, 6,300 pains, etc... etc... etc...

## L'ŒUVRE DE TERRE-SAINTE

Il y a près de sept siècles que les Frères Mineurs résident en Terre-Sainte. L'Eglise catholique les y maintient comme les gardiens des Saints-Lieux. Sentinelles vigilantes placées auprès du berceau du christianisme, ils en défendent les Sanctuaires, contre les empiètements du schisme et de l'hérésie. Représentants du culte catholique, ils y célèbrent les saints Mystères, selon les prescriptions de la liturgie latine. Hospitaliers délégués du Saint-Siège, ils accueillent, hébergent les nombreux pèlerins que le monde catholique leur envoie chaque année. Missionnaires, ils s'adonnent aux labeurs de l'apostolat dans ces vastes régions assujetties au Croissant.

Depuis plusieurs siècles déjà, les Souverains Pontifes ne cessent de recommander à la charité des fidèles les œuvres multiples auxquelles les Frères Mineurs se dévouent au nom et sous le contrôle du Saint-Siège :

1. — La conservation et l'administration d'un grand nombre de Sanctuaires. 2. — La propagation de la Foi et l'extension du règne de Jésus-Christ dans les âmes. 3. — L'Education chrétienne d'une nombreuse jeunesse des deux sexes. 4. — L'assistance des pauvres et des orphelins. 5. — L'hospitalité des pèlerins.

Les fidèles qui, selon leurs moyens, soutiennent ces œuvres si grandes et si belles, participent aux mérites des messes, annuellement (environ 30,000 messes pour les bienfaiteurs vivants et défunts) jeûnes, prières, mortifications et autres bonnes œuvres des Frères Mineurs, des fidèles de la Terre-Sainte et de tous ceux qui viennent vénérer ces lieux sanctifiés par la naissance, la vie et la mort du Fils de Dieu. — Puissent-ils, c'est le vœu exprimé par le Pape Pie VI *INTER CÆTERA DIVINORUM*, puissent-ils satisfaire ainsi pour leurs péchés et obtenir la gloire éternelle. Puissent-ils persévérer avec joie dans cette sainte union de mérites et de prières et remercier Dieu qui les rend héritiers de la félicité des Saints.

## SANCTUAIRES À RÉCUPÉRER

Des *Grecs-Schismatiques* : Calvaire. — Saint-Sépulcre. — Chapelle. Division des vêtements. — Chapelle des *Improprès*. — Chapelle Sainte-Marie l'Égyptienne. — Tombeau de la Sainte Vierge. — Basilique de Bethléem. — Grotte de la Nativité. — Puits de la Samaritaine.

Des *Arméniens-Jacobites* : Eglise Sainte-Hélène. — Chapelle de Saint-Longin. — Eglise Saint-Jacques-le-Majeur. — Palais de Caïphe. — Maison d'Anne.

Des *Syriens-Schismatiques* : Tombeau de saint Joseph d'Arimathie. — Eglise Sainte-Marie-Marc.

Des *Coptes-Schismatiques* : Autel paroissial ancien, au Saint-Sépulcre.

Des *Musulmans* : Cénacle (mosquée). — Ascension (mosquée). — Tombeau de Lazare (mosquée). — Piscine de Siloë (mosquée). — Prétoire de Pilate (Collège). — Chapelle Couronnement d'épines (mausolée).

## AMES À GAGNER, À PROTÉGER, À SAUVER

### POPULATION DE PALESTINE

1931

Musulmans.....	759,952
Juifs.....	175,004
Chrétiens.....	90,607
Autres.....	9,589

Le Protectorat Britannique, dans ce Recensement terminé fin-novembre 1931, a cru bon d'englober le petit nombre de Protestants dans la masse des autres chrétiens. En 1927, le démembrement se lisait ainsi : Musulmans : 700,000 — Orthodoxes : 45,452 — Catholiques latins : 15,461 — Catholiques orientaux : 15,365 — Protestants : 4,500 — Autres dissidents : 7,112.

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE .....	7
I. — Vision prophétique.....	11
II. — Le Chevalier de la Croix.....	20
III. — Le Croisé pacifique.....	29
IV. — Le Pèlerin d'amour.....	38
V. — Le Royaume du Christ.....	47
VI. — Splendeurs et ruines.....	57
VII. — Les Mandataires de l'Eglise.....	66
VIII. — Les Ambassadeurs de la Chrétienté... ..	84
IX. — Sur les traces des Apôtres.....	94
X. — Les Pères de Terre-Sainte.....	107
Quelques statistiques.....	119

Made in Canada.

BRUNNEN  
GARDEN CITY